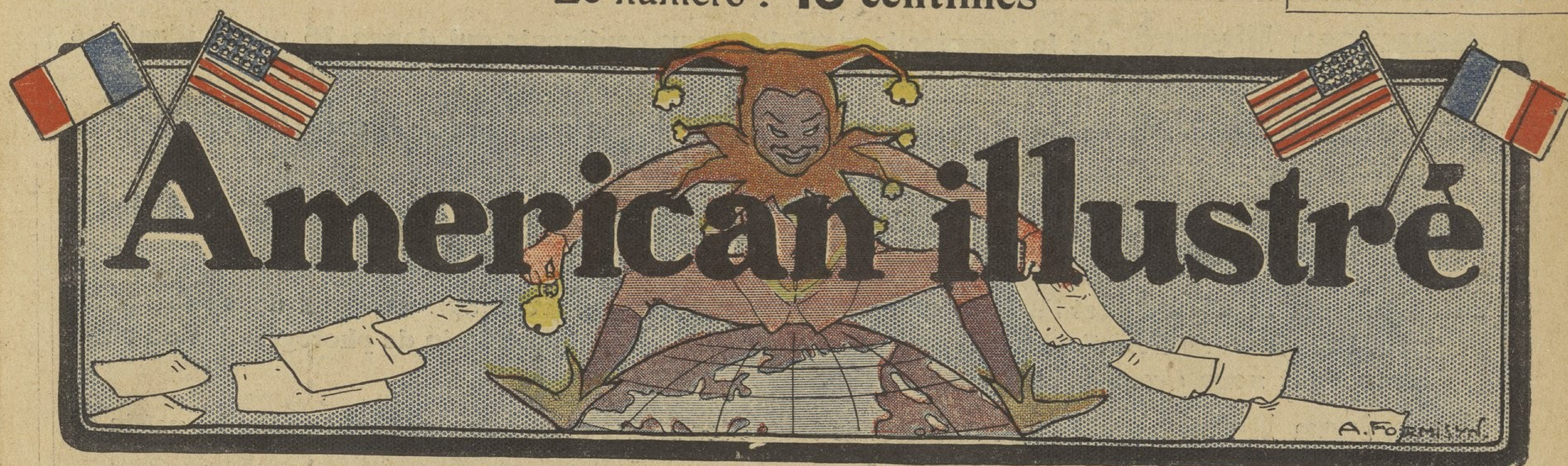
American illustré : journal universel hebdomadaire de la famille et de la jeunesse

LE SEUL JOURNAL DONNANT 16 PAGES ILLUSTRÉES GRAND FORMAT DONT 8 EN COULEURS

Première année. N° 3. | Le numéro : **10 centimes** | Samedi 13 Juillet 1907



JOURNAL UNIVERSEL HEBDOMADAIRE DE LA FAMILLE ET DE LA JEUNESSE

ABONNEMENTS Un an : France, 6 francs. Étranger, 8 francs. | PARIS NEW-YORK | **RÉDACTION ET ADMINISTRATION** 10 — rue de l'Université. — Paris.

A Mlle Boule de Neige,
New-York, 12-7-07.
RESTERONS PARIS, RETENUS PAR IMMENSE SUCCES, REVIENDRONS PLUS EN AMERIQUE. ENVOYEZ-NOUS LES ENFANTS PARIS, EN PORT DU. G. V.
M. et Mme AMERICAN ILLUSTRE.

THOMEN.

— Vous aller Paris retrouver papa American Illustré... Vous dire adieu, pauvre Boule de Neige! Hi!... Hi!!... Hi!!!...

NOTRE GRAND CONCOURS

PLUS DE 100.000 FRANCS DE PRIX IMPORTANTS

Voiturette automobile, Pianos, Bicyclettes,
Machines à coudre, Phonographes, Meubles, Fusils, Montres, American Diabolos, etc., etc.

PLUS DE 10.000 RÉCOMPENSES

PREMIÈRE QUESTION : *Quel est le plus grand éléphant ?*
DEUXIÈME QUESTION : *Quelle est la plus haute girafe ?*
TROISIÈME QUESTION : *Quel est le chiffre de solutions justes que nous recevrons ?*

Conditions du Concours et Méthode de Classement des Solutions.

Nous avons décidé de faire le classement de la manière suivante :

Les concurrents devront nous dire combien ils estiment que nous recevrons de solutions justes.

Le chiffre que chacun indiquera servira de numéro d'ordre à sa solution.

Le concurrent dont le numéro d'ordre sera le plus rapproché du chiffre exact des solutions reçues sera proclamé premier ; celui qui, après lui, sera le plus proche sera proclamé second. Ainsi de suite.

Les 500 premiers auront le droit de choisir leurs prix dans la liste des objets qui sera publiée ultérieurement.

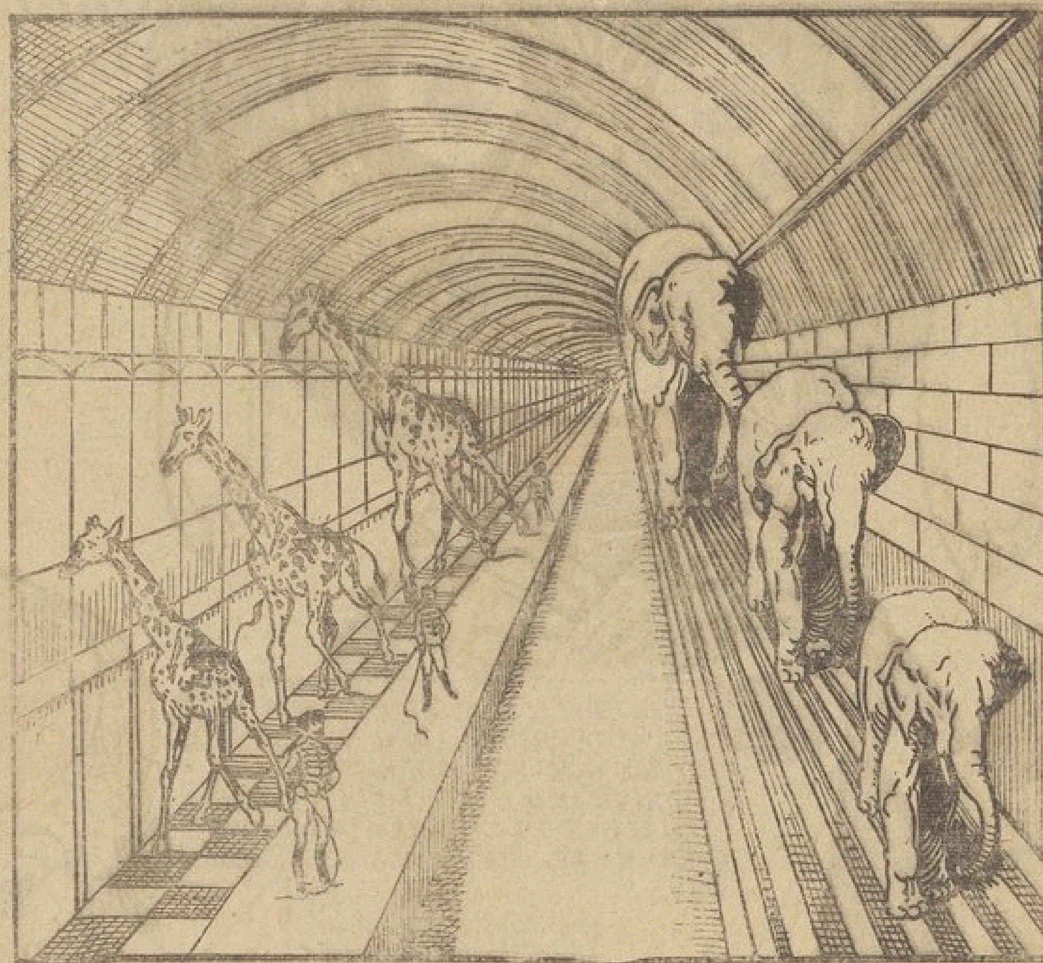
Le premier choisira d'abord et ainsi de suite en éliminant, bien entendu, les lots choisis par les premiers gagnants.

Toutes les solutions justes seront récompensées, quand même il y aurait plus de 10.000 gagnants.

Tout le monde peut participer au concours, mais il est indispensable de nous envoyer à chaque fois le bulletin rempli ci-dessous.

Il ne sera répondu à aucune demande de renseignements, et nous ne tiendrons aucun compte des lettres ne remplissant pas les conditions stipulées.

D'autres avis seront publiés dans les prochains numéros de ce journal, notamment la liste des prix et la date de clôture du concours.



Indiquer 1, 2 ou 3, en partant du premier plan en bas.

Bulletin à détacher et à envoyer rempli.

GRAND CONCOURS
OUVERT PAR
"American Illustré"

Adresser les bons remplis à M. le Directeur d'AMERICAN ILLUSTRÉ, 10, rue de l'Université, Paris.

Le plus grand éléphant est le n° ....
La plus haute girafe est le n° ....
Je prédis que vous recevrez .... *de solutions justes.* (Écrire en lettres.)
Nom du concurrent : M ....
Qualité ou profession : ....
Adresse exacte et complète : ....

N° 3

LE CLIENT DE M. TAILLEBARBE

M. Taillebarbe, coiffeur, allait s'arracher les cheveux, — exercice auquel il renonça d'ailleurs, après plus mûre réflexion, — quand le nouveau garçon qu'il venait d'engager fit irruption dans la boutique.

Marius, c'était le nom du garçon, car il était du Midi, ne put s'empêcher de prendre part à la douleur de son patron, et lui demanda s'il avait perdu quelqu'un des siens.

Ce à quoi l'autre lui répondit qu'il n'en était heureusement rien, mais qu'il était sur le point de perdre l'un de ses meilleurs clients.

— Le choléra du Bengale peut-être ? interrogea Marius inquiet, ou la typhoïde de Clamart ?

— Pensez-vous ! fit le patron, d'un ton plutôt familier.

Et tout d'un trait il lui conta qu'il avait pour client un richissime Américain, mister John Jones, mais que celui-ci était la terreur de tous les garçons coiffeurs qui s'étaient succédé dans sa boutique.

Jamais homme n'avait été plus difficile à raser. Toujours armé d'un revolver, il menaçait de le décharger sur tout artiste capillaire qui, par oubli, lui ménageait quelque poil du menton.

Il fallait conduire le rasoir avec une extraordinaire dextérité, car un rien le mettait dans de terribles colères. Les garçons de M. Taillebarbe désertaient la boutique, sitôt après avoir rasé mister John Jones.

C'était un fort bon client cependant, assurait M. Taillebarbe qui ne voulait pas perdre sa pratique.

— Et ne voilà-t-il pas qu'il m'envoie le chasseur de son hôtel, pour aller le raser chez lui ! termina M. Taillebarbe. Que faire ?

— Capédédiou ! fit Marius, intéressé par ce récit, fût-il le diable, zé lé raserai comme zé voudrai, cet Américain, si vous le permettez, patron, et zé lui laisserai du poil, sans qu'il dise rien.

— Vous allez à la mort ! fit Taillebarbe, en serrant chaleureusement la main de Marius. Mais je ne vous oublierai pas... après. Tenez, voici l'adresse.

Marius se rendit chez mister John Jones, qui fut tout d'abord frappé de la mine joviale du coiffeur.

— Vô savez probablement, demanda-t-il, qué jé suis très difficile à raser.

— Ah ! la barbe ! fit Marius, vaguement.

— Oui, pour la barbe, en effet ! reprit l'Américain.

— Né vous en occupez pas ! interrompit Marius.

Et sans lui donner le temps de se reconnaître, Marius lui mit la serviette au cou et étala ses rasoirs sur une table avec beaucoup de dignité.

Par moments, Marius quittait son ouvrage et cachait brusquement ses mains dans ses poches, en proie à une singulière agitation.

— Et pourquoi fouillez vous vous-même tout le temps ? interrogea le Yankee en tendant la main vers son revolver.

— Pourquoi je ramasse mes mains ainsi ? Té ! répliqua Marius en s'interposant entre le revolver et le client difficile, vous voulez qué zé vous le dise ! c'est qué z'ai uné tentation folle dé vous couper lé cou, et je tâche de surmonter cette tentation.

— Hein ? dit mister John Jones, dans un accès de fureur, vô voulez couper mon gorge ? Partez vite, allez-vôs-en, où je vais, avec mon revolver, en finir tout de suite avec vô.

— Rémettez-vous, reprit Marius, zé vous en prie ! z'ai moins maintenant la tentation, et zé vais vous raser maintenant l'autre côté de la figure.

Mister John poussa des cris de paon.

— N'approchez pas moi ! Laissez mon barbe comme il est, et partez vite ! partez ! partez ! ou je tirai sur vous en criant : A l'assassin !

Marius revint chez son patron, M. Taillebarbe :

— Vous mé disiez qué ce client né voulait pas qu'on lui laissât un poil ; eh bien, moi, zé lui ai laissé la moitié de sa barbe à faire ! Té, qu'en pensez-vous ?

M. Taillebarbe a depuis lors, d'ailleurs, perdu la clientèle de mister John Jones.

A.-R. VŒSTYN.

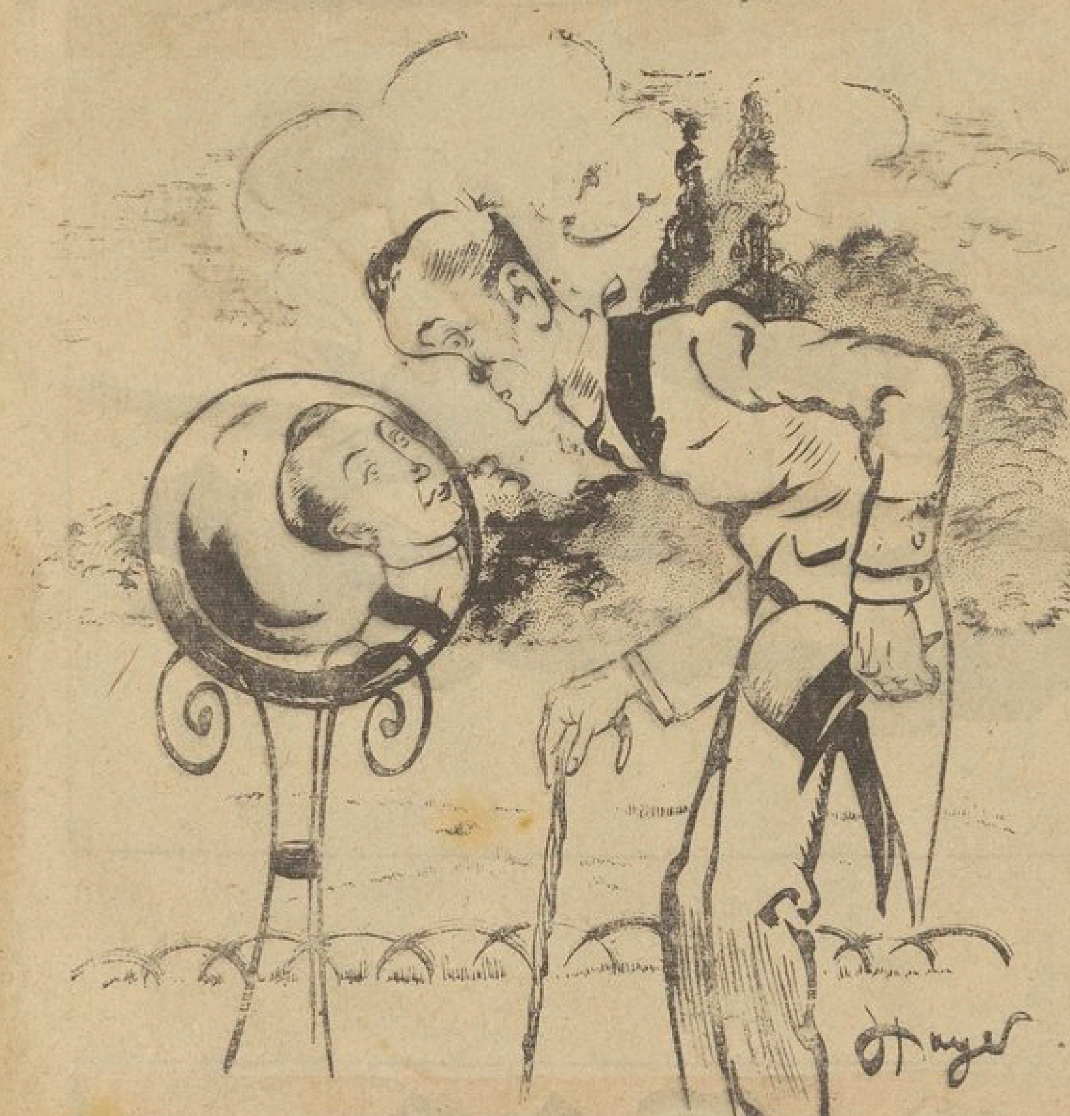
NOS BONNES, par Jean PLUMET



— Voyons, Justine ! pour goûter à votre sauce il ne faut pas y tremper vos doigts.

— Oh ! merci, madame, mais n'ayez pas peur que je me brûle... elle est froide.

LA BOULE DE VERRE, par HAYE



— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent que ça déforme !

ON SE TROMPE QUELQUEFOIS

— Ce garçon-là, me fit le savant en sourdine, est certainement un Suédois ou un Norvégien ; regardez son teint rosé, ses cheveux d'un blond filasse. Je ne m'y trompe jamais.

Et le professeur lui parla en suédois.

Puis en norvégien.

L'homme eut un sourire béat, mais fit signe qu'il ne comprenait pas.

— Alors, ce doit être un Allemand, continua le savant.

Et il lui adressa la parole en allemand, sans obtenir de succès plus marqué.

— Peut-être un Anglais ? murmura-t-il ; ces races anglo-saxones sont tellement proches parentes !

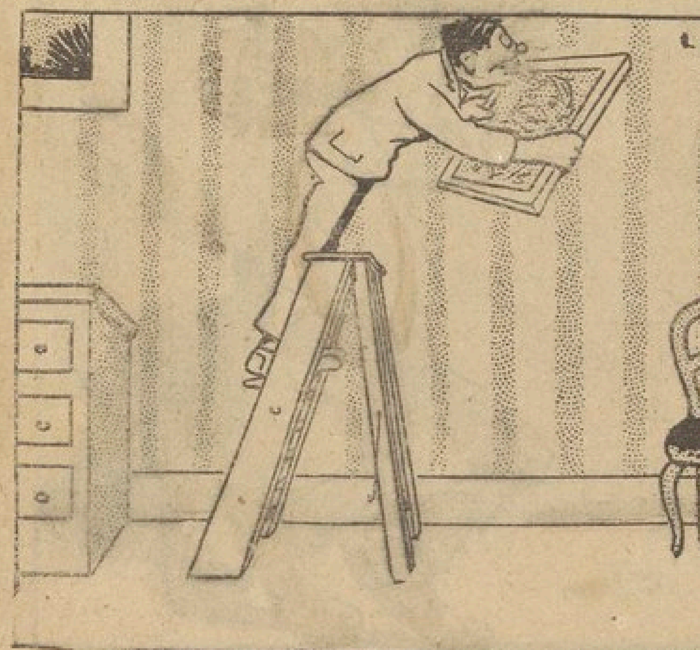
Mais ni l'anglais, ni le russe, pas plus que l'italien ou l'espagnol ne réussirent à faire parler l'étranger : l'homme continuait à faire signe qu'il ne comprenait toujours pas.

— Mon brave, fit enfin le professeur, perdant patience et s'adressant à lui en bon français, dites-moi donc, quel langage parlez-vous ?

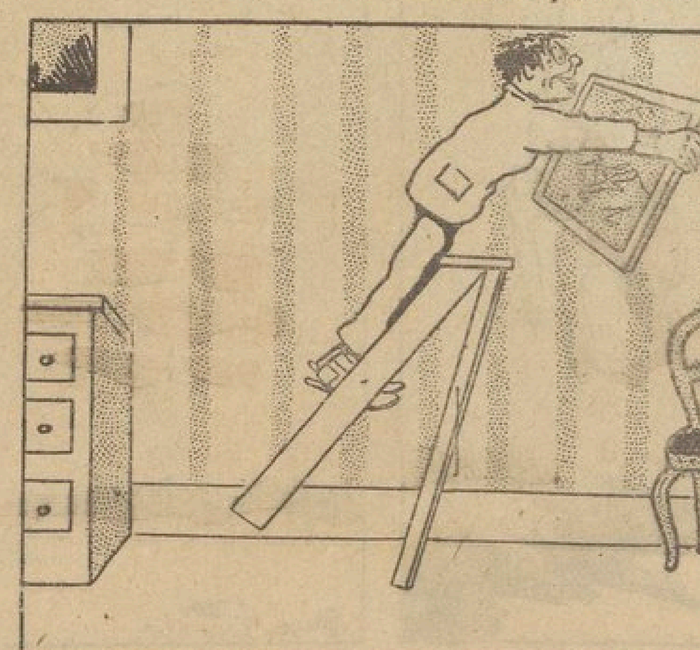
— Mais le français, pardi !

TOMMY DODD.

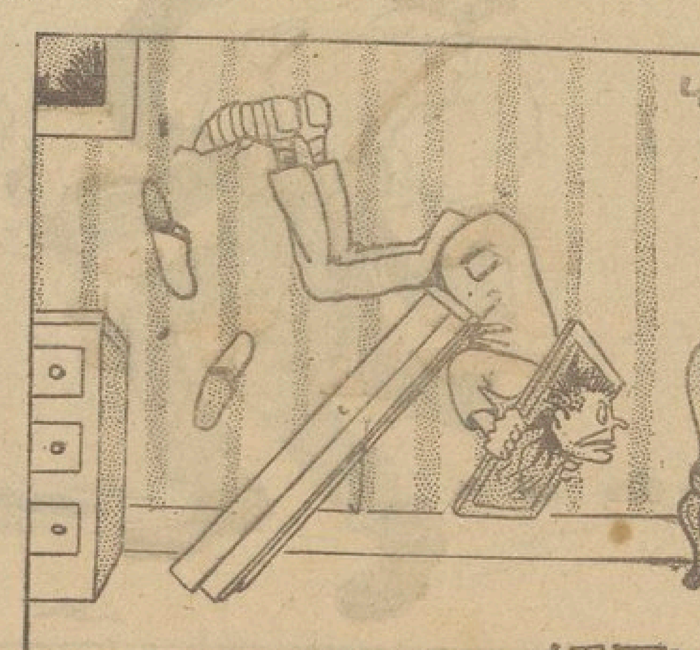
DOUBLEMENT ENCADRÉ, par FORTON



1. — Je suis peut-être un peu loin. Oh ! ça ne fait rien, j'y arriverai bien quand même !

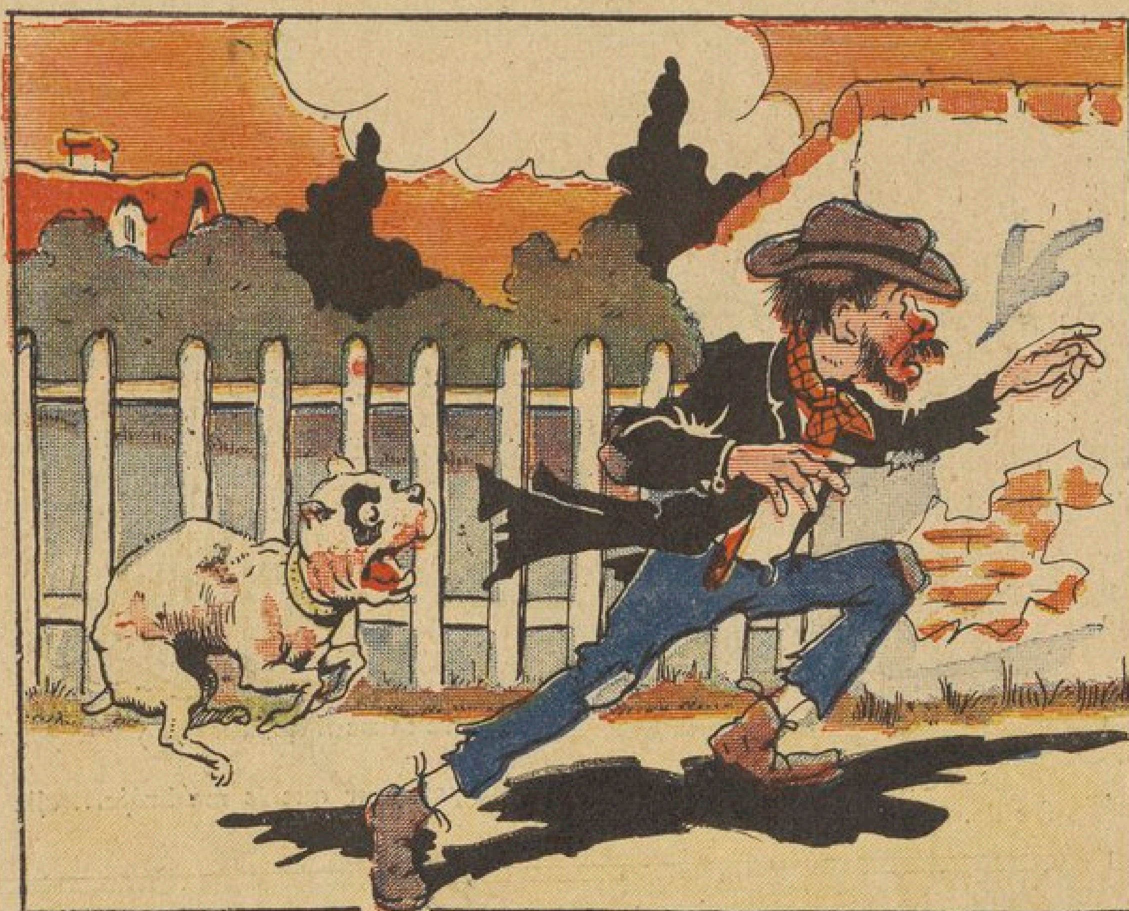


2. — Encore un peu... là... Ce qu'il y a longtemps que je désirais avoir mon portrait...



3. — ... tout encadré ! ! !

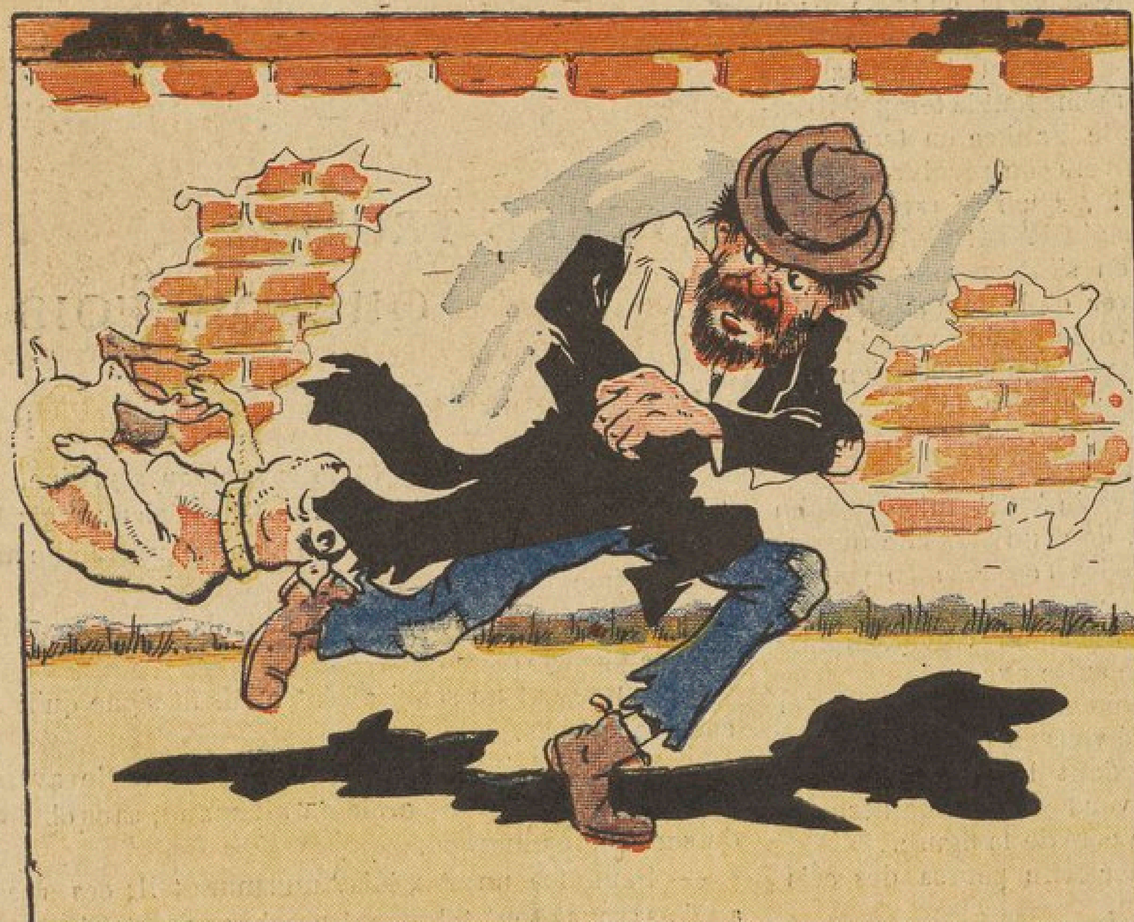
UN BON CHIEN DE GARDE, par BRUN SIRVEY



1. — « Pas moyen d'entrer avec ce satané chien... Moi qui voulais chiper un canard... et des petits pois...



2. — Mais, la sale bête !... il va abîmer ma redingote de cérémonie... et je n'ai que celle-là pour faire mes visites...



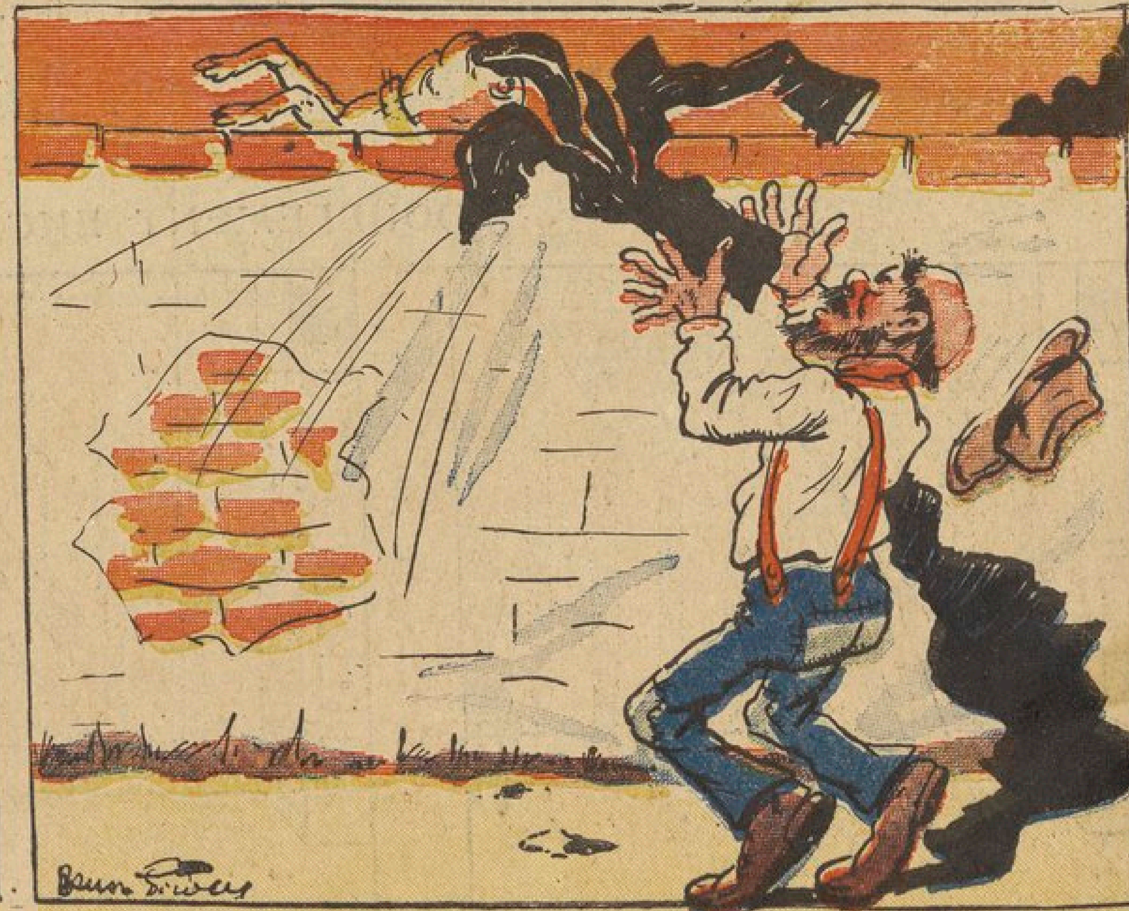
3. — Attends, mon vieux cabot, tu vas voir !...



4. — Enfin, la voilà ôtée !



5. — Tourne, tourne, petit... prends garde d'attraper mal au cœur... Une... deux... et...



6. — ... trois, boum ! ! ! V'lan ! ! ! Saute, muscade... et le bonsoir de ma part à tes patrons.

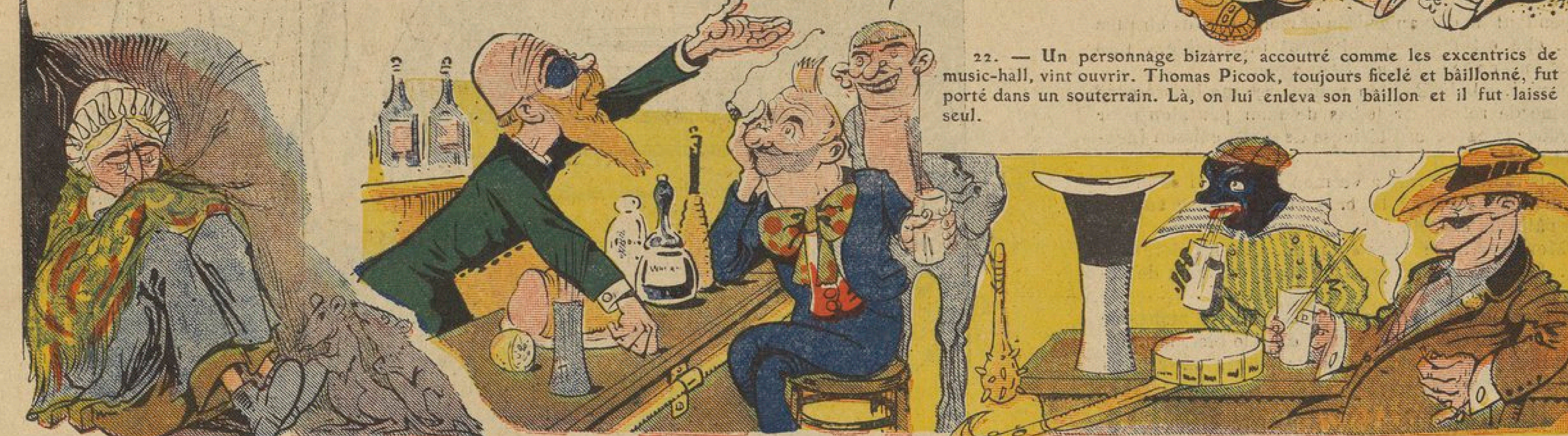
3. — Thomas PICOOK, détective, par Harry NARTH

(La Bande Will Pudding.)



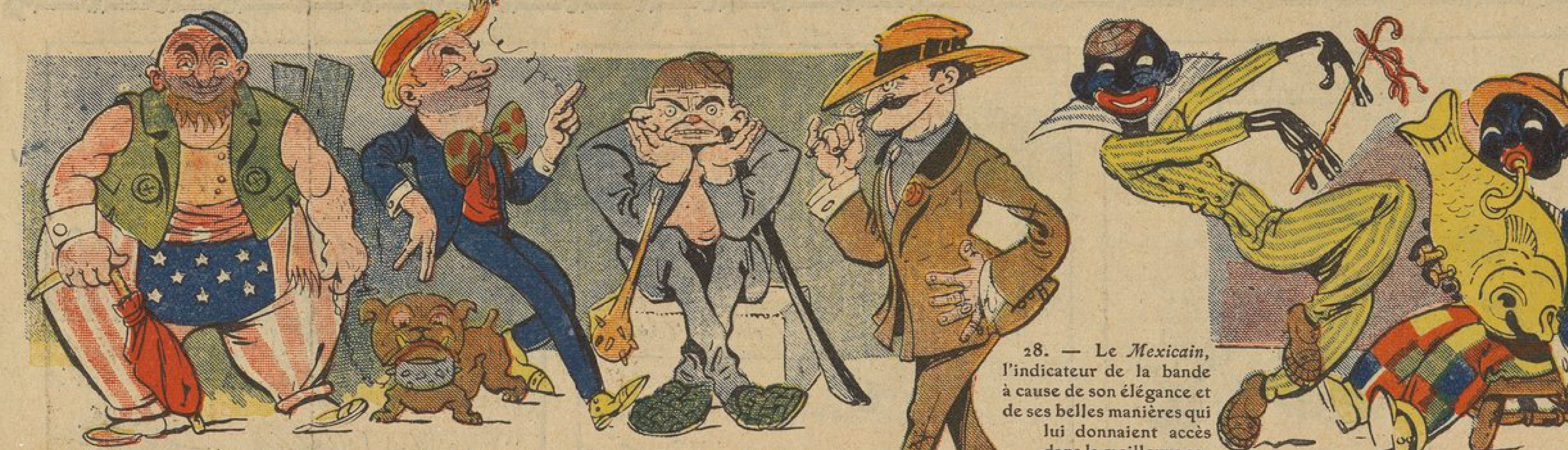
21. — Dans sa charrette sous sa bâche, Thomas Picook maugréait contre ce coup de force. Il savait bien qu'il sortirait sain et sauf de l'aventure, mais il se demandait anxieusement combien cela prendrait de temps, car il ne perdait pas de vue la mission que lui avait confiée le notaire Bartlett. Enfin, les minstrels s'arrêtèrent devant une maison que le détective ne connaissait pas.

22. — Un personnage bizarre, accoutré comme les excentrics de music-hall, vint ouvrir. Thomas Picook, toujours ficelé et bâillonné, fut porté dans un souterrain. Là, on lui enleva son bâillon et il fut laissé seul.



23. — Le détective avait de bonnes dents. A coups d'incisives il commença à attaquer les cordes qui lui serraient les poignets, et en peu de temps il parvint à dégager ses mains des liens qui les entravaient.

24. — Des bruits de voix lui parvinrent. Ayant approché son oreille de la cloison, il entendit assez distinctement ce qui se disait, dans la salle voisine. Le personnage qui pérorait n'était autre que *Will Pudding*, le célèbre pick-pocket. Ceux à qui il s'adressait formaient sa bande, une des mieux constituées pour l'exploitation d'autrui. Permettez-nous de vous les présenter.



25. — En premier lieu : *Tom Canon*, que son embonpoint retenait à la maison en qualité de portier. Trop gros pour prendre part aux expéditions de la bande, il en était le recéleur.

26. — *O'Gust*, ex-gugusse de cirque, dont les conseils pleins de malice et d'astuce étaient fort prisés par Will Pudding.

27. — *Caïman, la sombre brute*, bon à tout.

28. — Le *Mexicain*, l'indicateur de la bande à cause de son élégance et de ses belles manières qui lui donnaient accès dans la meilleure société, ce qui lui permettait de dresser les jalons pour les opérations futures

29. — *Pick et Trick*, les minstrels nègres, ayant comme le caméléon la propriété de changer de couleur selon les besoins du moment.



30. — La bande *Will Pudding* sera au grand complet lorsque nous vous aurons présenté la *Macarona*, autrefois célèbre dans l'univers entier par ses danses espagnoles. Justement, la ballerine était dans le souterrain en train de cuver son whisky lorsqu'on y apporta le détective. Réveillée, elle s'approcha de Thomas Picoock qu'elle prit pour une vieille femme du peuple.

31. — Le détective se dressa sur ses jambes et sauta à la gorge de la Macarona. Après une courte lutte, la mégère perdait connaissance et Thomas Picoock en profita pour mettre à exécution son projet d'évasion. Par une coquetterie d'homme supérieur, le célèbre policier s'était juré que Will Pudding — involontairement, il est vrai, — lui rendrait lui-même la liberté.

LE DÉJEUNER

En wagon. Le train file à toute vapeur. Un paysage suburbain et monotone se déroule le long des vitres, pareil à une bande de cinématographe coloriée.

Devant moi est assis un monsieur quelconque, la figure rasée, le linge douteux, l'air d'un cabotin sans emploi.

L'examen terminé, je me plonge dans la lecture d'un roman à clef.

Tout à coup, avec précaution, le monsieur rasé tire de sa poche un petit flacon vert et le regarde amoureusement à la lumière du jour... puis en enlève le bouchon et dépose le tout à côté de lui sur la banquette.

Intrigué malgré moi, je suis de l'œil ses mouvements... Un maniaque, sans doute, car le flacon semble vide.

Je me replonge dans la lecture de mon roman à clef.

Au bout de quelques instants, je sens une démangeaison étrange et énervante me courir le long des mollets...

Comme, à ce moment précis, le roman à clef m'intéresse prodigieusement, je ne bronche pas... Le temps passe...

Cependant, la démangeaison devient de plus en plus vive... elle est même absolument intolérable... mes jambes sont en feu... je n'y tiens plus.

Tant pis!... Je lâche mon roman... je me baisse et je fais mine de retrousser le bas de mon pantalon pour rechercher la cause mystérieuse de cette cuisson inexplicable...

Mais le monsieur rasé a vu mon geste... Il se précipite, m'arrête soudain le bras et un sourire sur ses lèvres pâles de cabotin :

— Monsieur... je vous en prie... Ne les dérangez pas!... Ce sont mes artistes qui sont en train de déjeuner!

Ahuri, je relève la tête... je regarde le monsieur rasé... j'aperçois en même temps dans le filet, là-haut, une valise jaune avec ces mots peints en grosses lettres :

MARIUS DUMOULARD

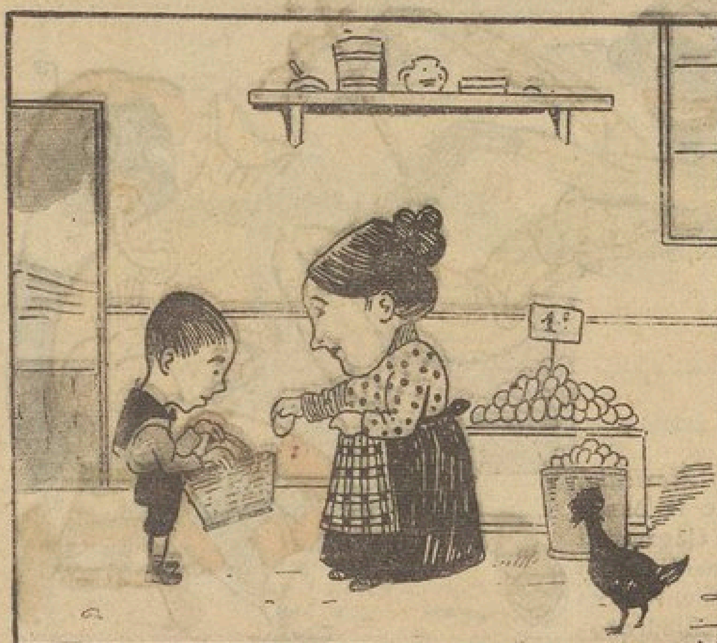
Directeur du grand cirque des puces savantes.

BARON DE BOUGIVAL.

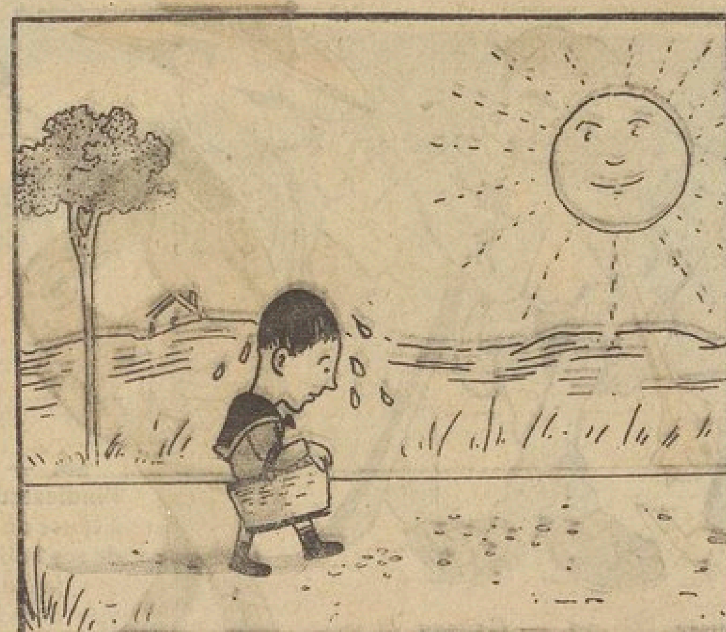
BLANC OU NOIR, par FALCO



— Ça sera *cent francs* par mois, vous serez logé, éclairé, ciré et blanchi.
— Voyons, madame, moi comprends pas... moi aimer mieux gagner cent sous de plus par mois et pas obliger madame à cirer moi... mon figure il se cire tout seul.



1. — Mauricet est parti de bonne heure chercher une demi-douzaine d'œufs bien frais que sa maman lui a recommandé d'apporter. « Pondus d'aujourd'hui ! » lui dit la crémière. »



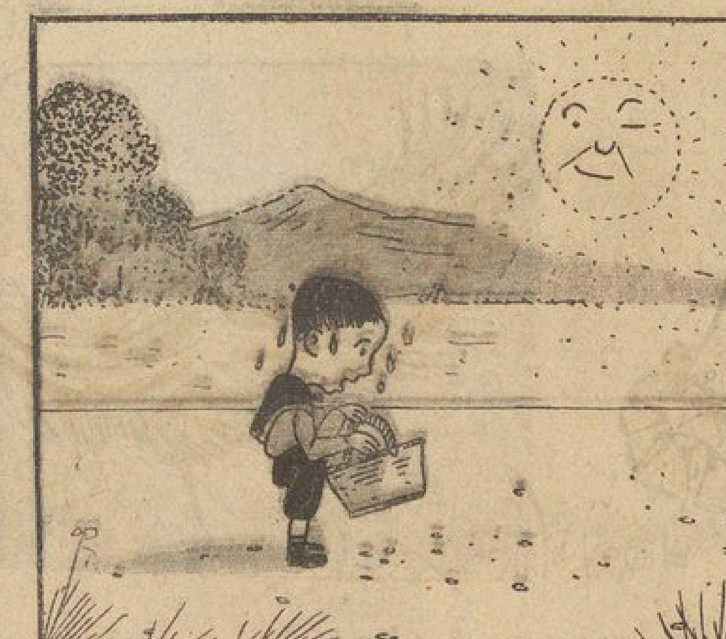
2. — Son panier au bras, Mauricet se dispose à regagner sa maison; mais, hélas! elle est un peu loin, et le soleil commence à se faire sentir, Mauricet arrose la terre de la sueur de son front.



3. — Ce qui devait arriver arriva. Ce fut d'abord un poussin qui s'échappa du panier...



4. — Puis, deux, trois, quatre, cinq, six... Tous y passèrent.

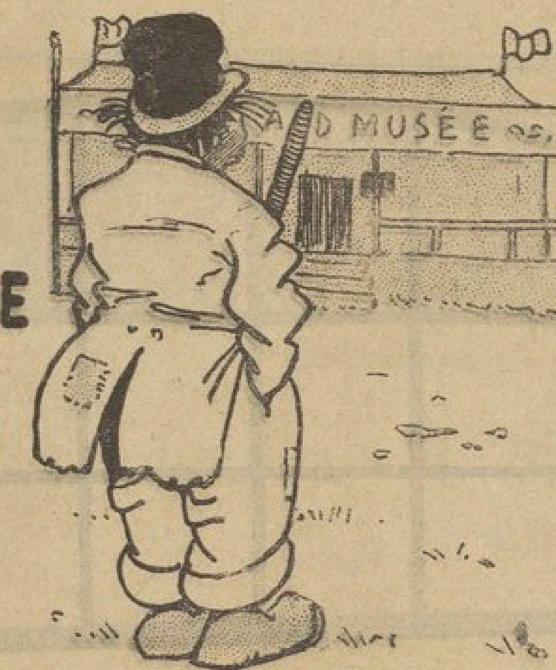


5. — Mauricet trouve que son panier est bien léger et voit avec étonnement qu'il ne contient que les coquilles des œufs.



6. — Cependant la crémière voit arriver chez elle les six poussins qui viennent chercher leur mère, une poule fort bonne pondeuse à laquelle la crémière tient comme à la prunelle de ses yeux.

SÉRAPHIN LARICOT EST VICTIME D'UNE FACHEUSE MÉPRISE



1. — Errant à l'aventure, Séraphin Laricot vit un jour un musée de figures de cire installé sur le champ de foire. L'heure de l'ouverture n'étant pas encore arrivée...



2. — ... Laricot profite de ce qu'il n'y a personne et pénètre dans l'établissement.



3. — Après avoir parcouru le musée, Laricot, émerveillé par tout ce qu'il a vu, décide de se reposer un peu.



4. — Avisant un gardien sur une banquette, Laricot entame la conversation : « Dites donc, c'est rudement chic, tous ces trucs-là ? »



5. — Mais l'homme ne répond pas. Laricot lui fait remarquer son impolitesse, et lui touche le bras pour éveiller son attention.



6. — A ce moment seulement, il s'aperçoit que le gardien est un personnage en cire, imité à s'y tromper Laricot part vexé...



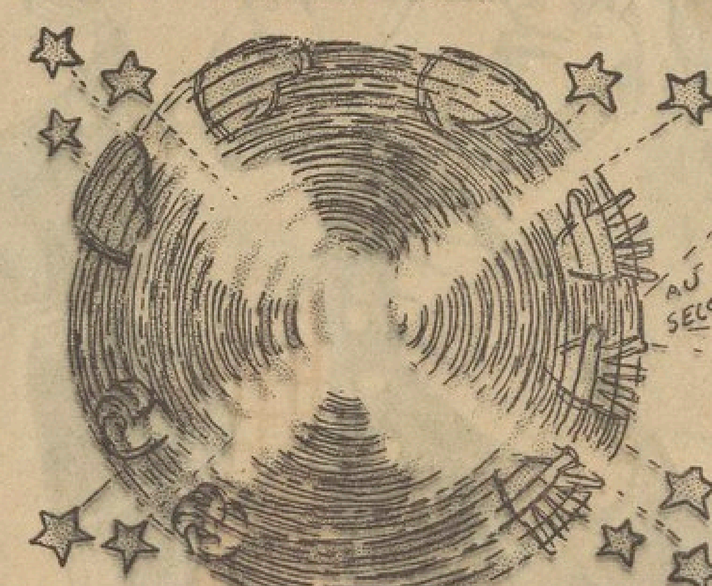
7. — ... et, voyant un deuxième gardien dans un autre coin, il lui demande la sortie...



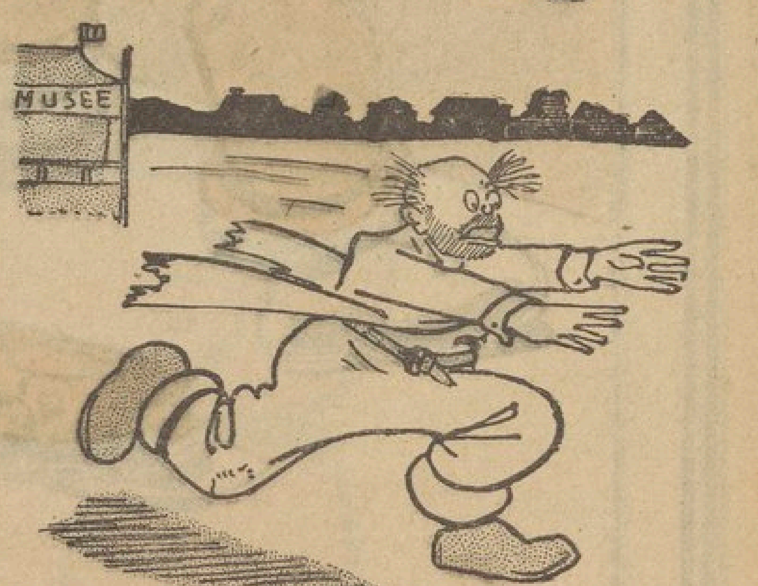
8. — Ne recevant pas de réponse, il croit s'être encore trompé et, furieux, veut se venger...



9. — ... mais, malheureusement, cette fois, c'est bien un gardien en chair et en os, qui s'était assoupi. Brusquement réveillé, l'homme...



10. — ... rend a Laricot, dans de larges proportions, le coup de poing reçu. Laricot en voit de toutes les couleurs.



11. — Etant parvenu à se dégager, le malheureux Séraphin s'enfuit éperdu.

C'est égal, Laricot n'a vraiment pas de chance.

— Tombé dans la boue ! oh ! le vilain, et avec son plus beau pantalon encore !
— Hi ! hi ! j'ai pas eu le temps de l'enlever avant de tomber !

***

— Mais veux-tu bien te dépêcher et me donner un bout de ficelle.

Le Gamin. — Mais oui, m'sieu, j'ai bien la pelote, seulement on a coupé le bout !

***

Bob qui vient d'arracher la tête de la poupée de sa sœur :
— T'en es une mauvaise mère, toi ! tu nourris ta fille avec du son !



OBJET DE L, par TYBALT

LE SERGENT DE SEMAINE. — Et puis, tâchez moyen, là-dedans, de ne pas oublier que le savon bué hier au soir, n'est pas fait pour se laver avec, mais pour figurer à la revue de détail de cet après-midi...

Les Aventures de Joë Kirby

PREMIÈRE PARTIE

Comment je devins détective.

Mon nom est Joë Kirby.

Je suis le fils du docteur James Kirby, bien connu à New-York où il s'était fait une riche clientèle, et, si je n'ai pas suivi la carrière paternelle, c'est qu'il arriva à l'auteur de mes jours la plus terrible catastrophe qui puisse arriver à un gentleman d'une position sociale relativement élevée.

En une nuit néfaste, mon père perdit à la fois sa fortune, sa haute réputation et sa raison.

Quelque terrible que fût la catastrophe qui bouleversa ma destinée, j'ai toujours et malgré tout conservé pour mon père la plus grande affection, jointe à la plus haute estime, et malgré le malheur qui l'a frappé et les présomptions qui pesaient contre lui, je l'ai tenu pour un homme d'une rare honnêteté et incapable de commettre une criminelle action.

J'avais alors près de vingt ans et j'avais été élevé au milieu de tout le confort qui entoure une famille riche. L'été, nous habitions une jolie maison de campagne à six milles de New-York et nous passions l'hiver dans un de ces grands hôtels, comme celui de Waldorf-Astoria, qui ont de dix à vingt étages et de mille à deux mille chambres. Mon père trouvait ce système plus commode et moins coûteux qu'un appartement en ville; cela lui épargnait les soucis de tenir une maison et l'inconvénient de nombreux domestiques, très indépendants chez nous, paresseux et pillards.

J'avais omis de dire qu'il était depuis longtemps veuf, ayant perdu ma mère lorsque j'étais en bas âge. Il n'avait jamais voulu se remarier, ce dont je lui savais gré, bien qu'il ne m'eût jamais consulté à ce sujet.

Depuis une année j'avais terminé mes études classiques dans un des établissements les plus renommés de l'Etat de New-York, pris mes inscriptions au Collège des chirurgiens et passé brillamment mon premier examen, lorsqu'un matin je reçus le télégramme suivant, daté de Boston :

Venez vite. Père très malade.
Docteur Jameson.

Je fus stupéfait autant que bouleversé de cette dépêche; mon père était parti depuis deux jours seulement pour des affaires importantes et qui, m'avait-il dit, ne souffraient aucun retard.

Lorsqu'il me quitta, il jouissait d'une santé parfaite, bien que depuis quelques jours il me semblait devenu nerveux. Il était loin d'être communicatif et je n'osais l'interroger. Je savais la plus grande partie de notre fortune placée chez un de ses vieux amis d'enfance, le directeur de la Banque *Mac-Query, Quirk and C° limited*, au capital de cent millions de dollars, une des maisons les plus sûres des Etats-Unis.

Il avait la plus entière confiance en Mac-Query, et c'est sur son appel qu'il était parti précipitamment pour Boston.

Au reçu de cette alarmante dépêche, je sautai dans un train en partance pour la capitale de l'Etat de Massachusetts, me demandant sans cesse si j'allais arriver à temps.

Au débarqué, je me rendis en toute hâte et plein des plus noires appréhensions à l'hôtel où il avait coutume de descendre, ou, pour mieux dire, de monter, car, grand partisan du grand air, il prenait toujours une chambre au huitième ou au neuvième étage. En quelques secondes, l'ascenseur me déposa devant sa porte et, avec un tremblement et une émotion faciles à comprendre, je frappai et, sans attendre la réponse, j'ouvris.

Ce qui attira ma vue tout d'abord, ce fut mon père, mon pauvre père étendu sur le lit, les yeux mi-clos et vitreux, le visage d'une pâleur cadavérique.

Je me précipitai, le croyant mort.

— Non, — me dit une voix près du lit, — il vit; le cœur bat.

C'était le docteur Jameson qui s'était levé du siège qu'il occupait à mon entrée et me parlait.

— Vous arrivez à temps, — ajouta-t-il, — pour recevoir son dernier soupir!

— Père! père! — criai-je penché sur lui, — c'est moi, Joë, m'entendez-vous?

— Il est dans l'état comateux, dit le docteur, il ne peut vous répondre.

Je posai la main sur le cœur de mon vénéré père; il battait faiblement, et sans tenir compte de l'observation de son confrère, je répétais :

— Père, père, c'est moi, votre fils!

Le moribond tourna les yeux et me contempla avec une infinie tendresse, tandis que deux larmes coulaient lentement sur les tempes.

Et je dis à Jameson :

— Vous voyez bien qu'il entend.

— C'est la dernière flamme de la lampe qui s'éteint, répliqua-t-il.

— Il serait à souhaiter que cette dernière flamme lui donnât la faculté de parler; un mot, un seul, pourrait éclairer le mystère.

Je regardai dans la direction d'où venait cette voix et je vis debout, près d'une table, dans un coin de la chambre, un gentleman que je n'avais pas aperçu d'abord et qui m'était complètement inconnu.

Devant lui, sur cette table, se trouvait le sac de voyage de mon père, une valise en cuir jaune grande ouverte et entièrement remplie par une sorte de paquet recouvert d'un de ces papiers noirs et lustrés dont on se sert pour les emballages de petits objets. Je n'y prêtai d'ailleurs nulle attention.

L'inconnu me salua de la tête.

— Ce gentleman, me dit le docteur, est un officier de la police métropolitaine, mister...?

— Jackson, — fit le détective.

— La police? — m'exclamai-je; — que vient faire la police ici?

— Une simple enquête, — répondit le détective.

— Une enquête! — répétai-je. — Pourquoi une enquête?

Et m'adressant au docteur impassible :

— Qu'est-il donc arrivé? Mon père a-t-il été victime d'un accident, d'un crime?... Dites-moi franchement la vérité. Je ne suis plus un enfant, je puis tout entendre.

Les airs mystérieux de ces deux hommes m'effrayaient.

Le docteur Jameson hocha la tête sans répondre.

Je n'aimais pas ce personnage que mon père considérait comme un empirique et un charlatan.

Il appartenait à cette catégorie de mauvais médecins qui entretiennent avec soin les maladies afin d'augmenter le chiffre de leurs honoraires et qui sont la honte de leur profession.

Jameson avait exercé pendant plusieurs années à New-York; mais, à la suite de certaines expériences sur des malades qui avaient payé de leur vie son empirisme ou sa maladresse doctorale, il avait dû chercher une autre clientèle, et choisi Boston comme théâtre de ses opérations.

J'étais fort mécontent qu'on eût appelé près de mon père ce professionnel cupide et envieux, auquel je n'avais nulle confiance.

Voyant que je n'obtenais aucune réponse du docteur, je m'adressai au détective qui, d'un geste et sans prononcer une parole, me désigna la valise ouverte qui se trouvait devant lui.

— Eh bien? C'est le sac de voyage de mon père.

— Ah! très bien. Vous la reconnaissez?

— Presque toutes les valises se ressemblent; mais puisqu'elle est dans sa chambre, ce doit être la sienne.

— C'est aussi mon avis. Voulez-vous prendre la peine de vous approcher et de vérifier le contenu?

Je m'approchai; le policier souleva le papier noir et je poussai un cri d'horreur.

La valise de mon père contenait le cadavre d'un enfant d'une année environ, et qui portait au cou, violacée sur sa chair livide, l'empreinte des doigts qui l'avaient étranglé.

— Qu'est cela? — m'écriai-je affolé; — quel est cet enfant? D'où vient-il? Qui l'a porté ici?

— C'est ce qu'il importe de savoir, — répondit l'homme de police, — et sur quoi votre père seul pourrait nous renseigner.

— Mais enfin, comment êtes-vous ici? — demandai-je, voyant s'ouvrir devant moi un abîme. — Qui vous a appelé? qui a appelé le docteur Jameson? Vous n'êtes pas venus sans qu'on soit allé vous chercher?

— Sans doute, — répondit le médecin, — bien qu'il y ait en quelque sorte du merveilleux dans cette affaire, ce n'est pas un ange du ciel qui est venu nous prévenir qu'il s'était passé un drame dans cette chambre d'un hôtel respectable. Il y a un mystère, mon jeune ami, un mystère qui s'éclaircira, à l'honneur de votre père et au vôtre, j'ose l'espérer. M. l'officier de police, ici présent, n'est venu que dans ce but. D'après les renseignements qui nous ont été donnés par les gens de service, le docteur James Kerby, mon honoré confrère, après avoir passé la journée dehors, est rentré à l'hôtel entre onze heures et minuit. D'où venait-il? Nous n'en savons rien. Il est monté dans l'ascenseur avec une dizaine de personnes des deux sexes qui se sont arrêtées aux divers étages, et il paraissait en excellente santé, quoiqu'un peu nerveux, nous a dit le préposé à l'ascenseur; il a fait cette remarque à cause de sa valise assez volumineuse et qui a paru gêner une grosse dame d'un certain âge, d'où s'ensuivit une légère altercation.

— C'est ce même sac de voyage — fit remarquer le détective — que vous avez reconnu appartenir à votre père.

— Pardon. J'ai dit que toutes les valises se ressemblent à peu près, et que ce devait être celle de mon père, puisqu'elle était dans sa chambre.

— Ne revenez pas sur votre déclaration, — me dit le détective. — Il est facile au contraire de distinguer les valises, surtout quand elles ne sont pas neuves, et c'est le cas de celle-ci. Enfin, j'ai pris note.

— Si vos notes sont exactes, — répliquai-je, — elles doivent consigner que je n'ai pas affirmé... J'ai dit : « Il me semble... »

— Oh! cela me suffit.

— Il ne faut pas s'embrouiller avec ces gaillards, pensai-je, et je me tournai vers le docteur.

— Vous disiez que mon père avait eu une légère altercation avec une dame corpulente, qu'est-il résulté?

— Rien que je sache. Il est entré dans sa chambre après avoir demandé à l'employé, chargé de la surveillance de l'étage, de le faire réveiller de bonne heure. A six heures exactement, un domestique a frappé à sa porte; ne recevant pas de réponse, il est revenu à six heures et demie, puis à sept, sans plus de succès. C'est alors qu'il a prévenu un intendant qui vint lui-même heurter et appeler. Il attendit une heure encore, puis, inquiet du silence qui régnait dans la chambre, il fit prévenir le bureau de police du quartier qui envoya un inspecteur accompagné d'un serrurier.

« La clef étant restée en dedans dans la serrure, il fallut opérer une pesée. L'on entra et l'on vit votre père sans connaissance, comme il est encore actuellement, et, sur la table, la mystérieuse et funèbre valise entr'ouverte.

« On m'envoya chercher — ajouta le docteur — et quand j'arrivai, je trouvai M. l'officier de police. C'est alors que je m'empressai de vous envoyer un télégramme.

— Mais qu'a mon père? Quel mal l'a terrassé? Il a quitté, il y a deux jours, New-York en parfaite santé, et le voici au plus mal. A-t-il une blessure quelconque? Est-ce une congestion? qu'avez-vous pronostiqué?

— Je ne saurais rien affirmer. Peut-être une congestion : y était-il sujet?

— Nullement. Enfin, croyez-vous sa vie en danger? — demandai-je d'une voix étranglée.

— Je le crois.

Je portais ma main à mon front en un geste de désespoir, étouffant un sanglot, lorsque, comme pour donner un démenti au « morticole », mon père s'agita, fit un effort comme pour se soulever; puis, l'œil fixe, démesurément ouvert, le bras tendu dans la direction de la porte, il dit d'une voix étouffée :

— Le fantôme! le fantôme! chassez le fantôme!

— Mon père, mon cher père, remettez-vous! — m'écriai-je; — le délire vous prend... Je suis là. C'est moi, votre fils. Ne me reconnaissez-vous pas?

Je saisis sa main; je sentis une faible pression de la sienne. Ses yeux se tournèrent vers moi; il dit d'une voix faible, saccadée, presque imperceptible :

— Ah! c'est vous, Joë! Comment êtes-vous venu ici? Vous savez donc? C'est bien, je suis content de vous avoir près de moi. Merci d'être venu. Mais vous n'êtes pas seul?

— Non, père. Il y a le docteur... le docteur Jameson. Vous savez bien, Jameson... autrefois à New-York.

— Ici! Que fait-il ici? Pourquoi est-il ici?

— Parce que vous êtes malade, père. Où souffrez-vous?

— Qui l'a appelé? Je n'en veux pas! Non, je n'en veux pas. Qu'il s'en aille! je n'ai pas besoin de lui. Je ne souffre nulle part.

— Il bat la campagne, — dit Jameson, — mais cette battue n'a rien d'agréable pour moi. Je ne m'impose pas. Je m'en vais. Pensez-vous, mon cher confrère, que si l'on ne m'avait pas appelé, je serais venu de mon plein gré? Cette visite, croyez-le, n'a rien d'agréable. Adieu. Remettez-vous vite; je le souhaite sans oser l'espérer. Vous me devez dix dollars. Je le dis devant votre fils, pour qu'après votre mort, l'on ne me conteste pas le prix de ma visite. D'ailleurs, monsieur l'officier de police est là et le confirmera au besoin.

— L'officier de police! — répéta mon père comme s'il sortait d'un rêve. — Quel officier de police?

— Moi, docteur, — dit le détective en s'approchant; — permettez-moi de me présenter à vous. Mon nom est Réginald Bradsham, attaché aux investigations criminelles.

Mon père passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur.

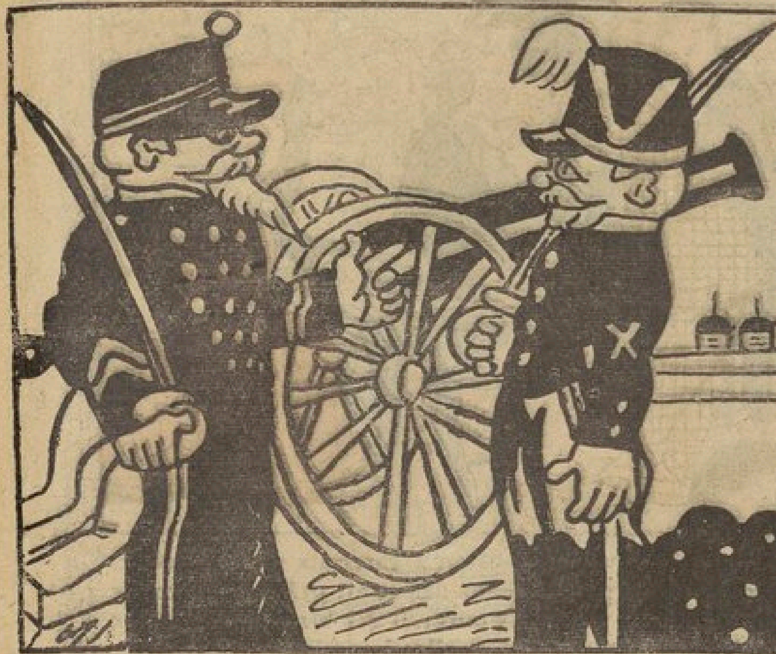
— Que venez-vous faire ici?

(*A suivre.*)

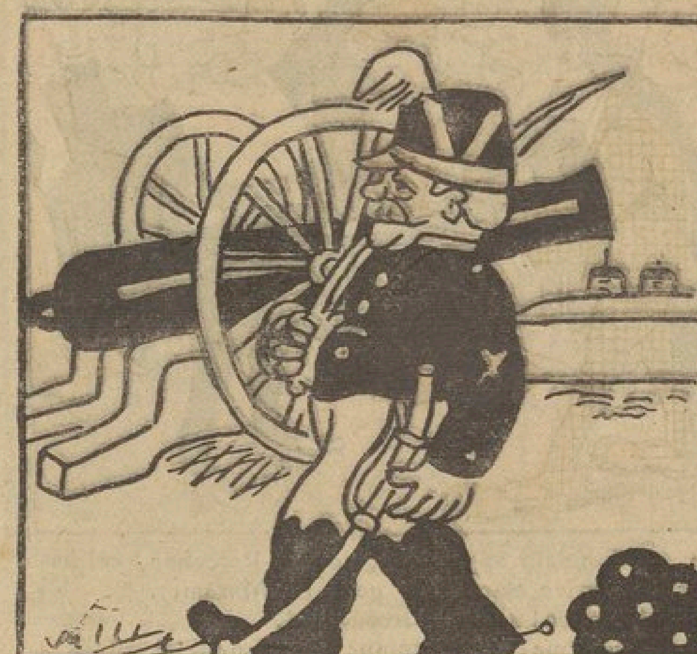
JOË KIRBY.

(Traduction d'Hector France.)

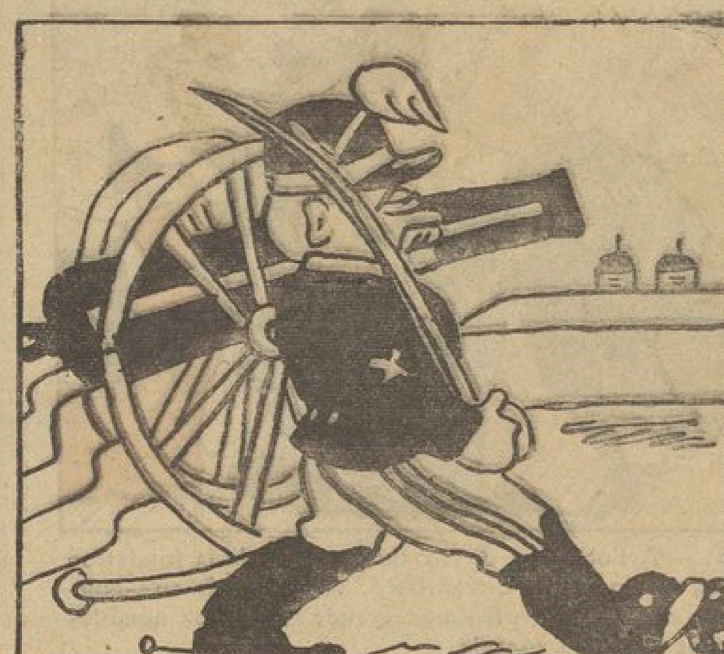
FLAIR D'ARTILLEUR, par DÉPAQUIT



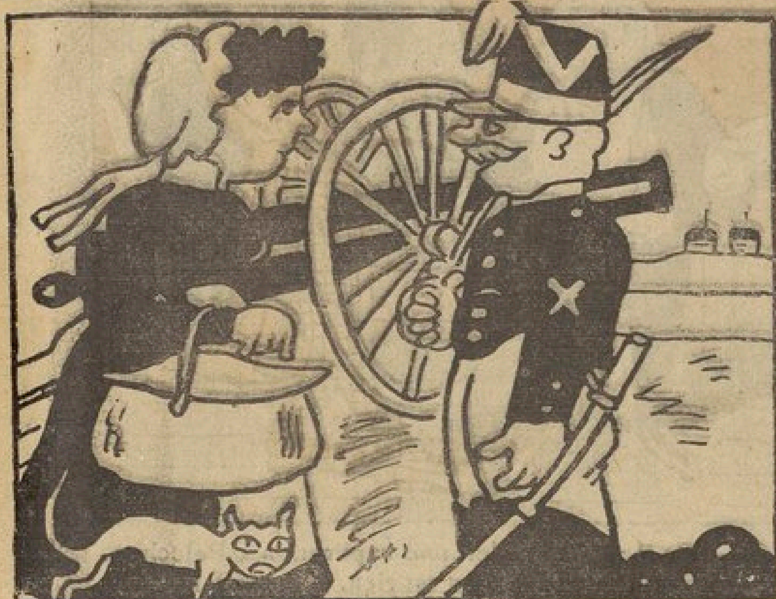
1. — « Que tu vas garder ce canon avec honneur et fidélité,
— Bien, margis. »



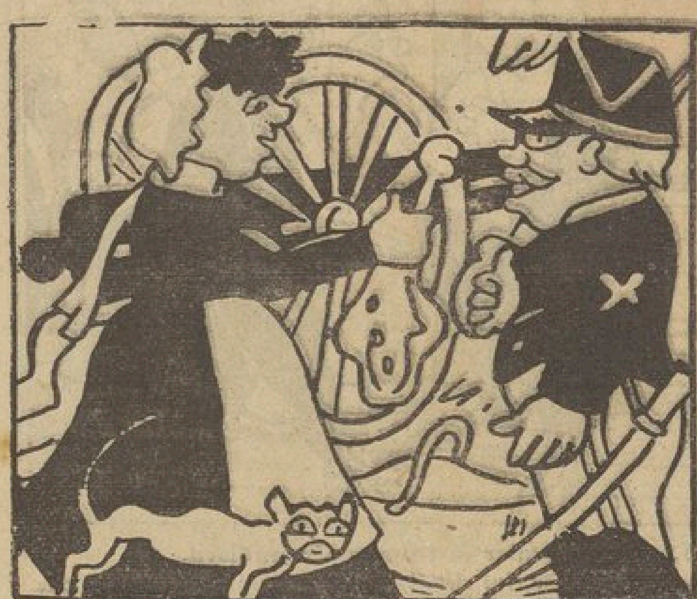
2. — « Que tant que je serai vivant, les Prussiens ne l'auront pas... »



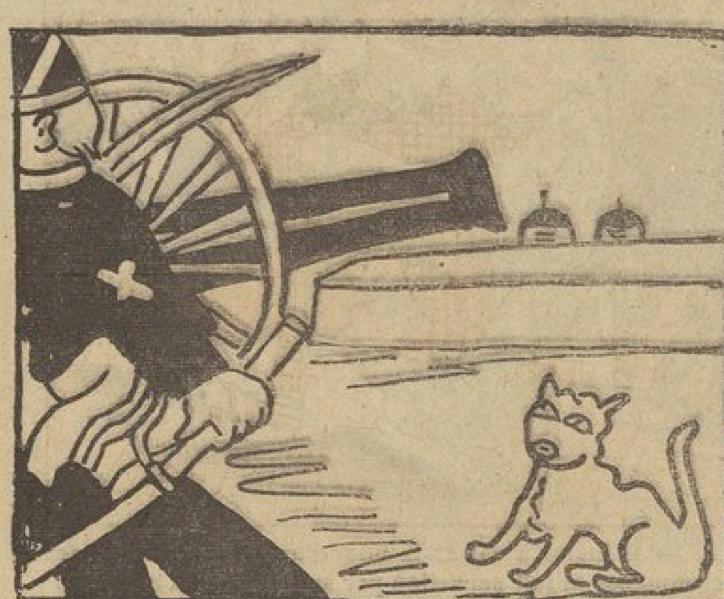
3. — « Ni les cosaques... »



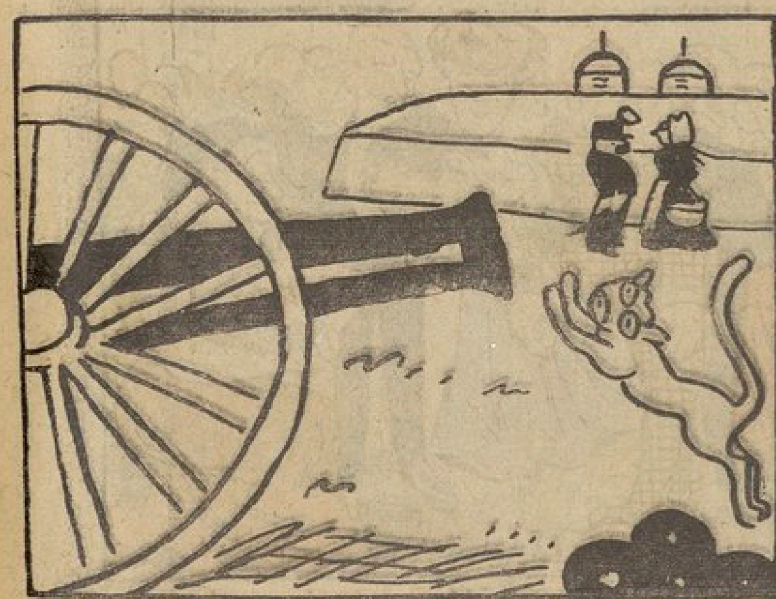
4. — « Ah! v'là ma payse avec son chat fidèle. »



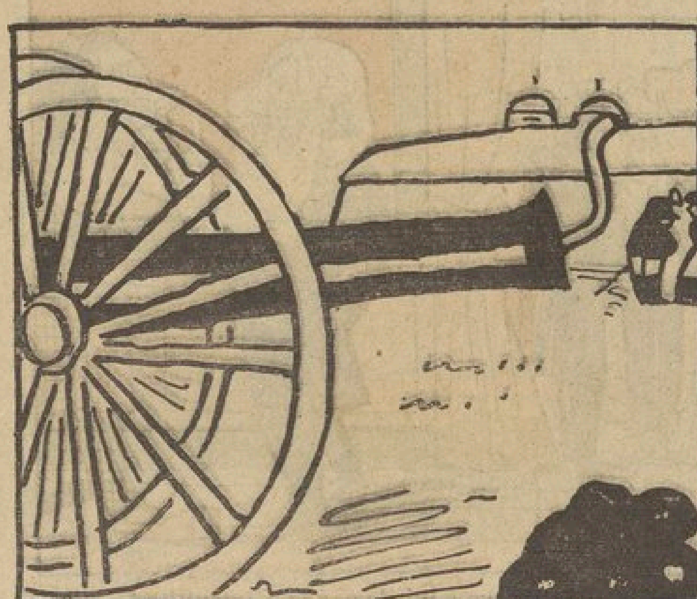
5. — « Noble guerrier, viens-tu te sustenter avec ce jambon né natif de notre pays? »



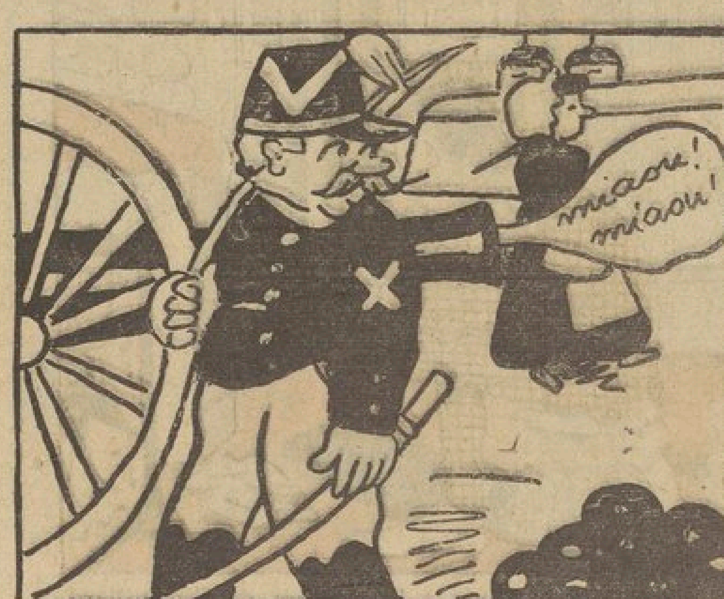
6. — Le guerrier abandonne une minute son poste. Mais, baste! on est en temps de paix. Le chat regarde l'ouverture du canon...



7. — ... prend son élan..



8. — ... et se blottit dans la gueule de bronze où il fait délicieusement frais.



9. — Ahurissement de l'artilleur en entendant des « miaou, miaou, » sortir de la pièce.



10. Le Général. — « Voilà un garçon qui m'a l'air intelligent. Mon ami, la mitraille, que fait-elle?
— Mon général, la mitraille, elle gronde. »

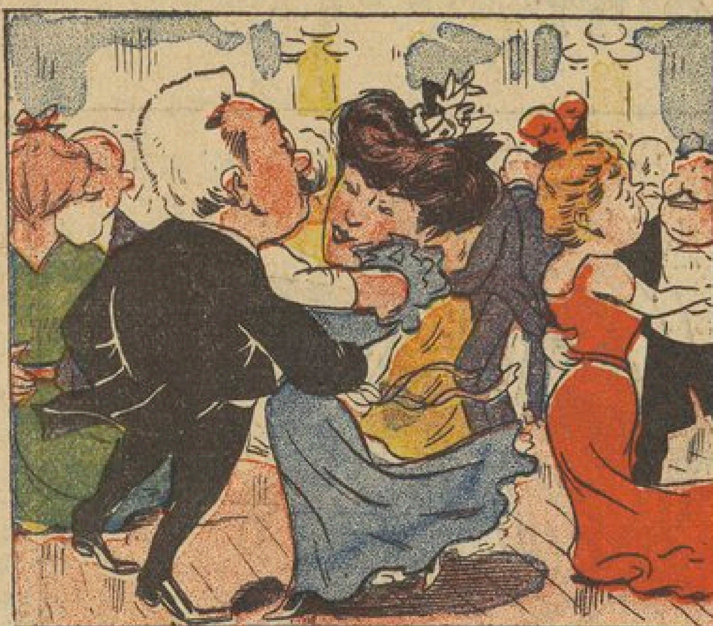


11. — « Parfait! Et l'obus?
— Mon général, « l'obusse », elle éclate. »



12. — « Admirable! Et le canon?
— Le canon, mon général, il... il... il miaule! »

LES CHAUSSETTES DU COUSIN POLOCHON, par LION



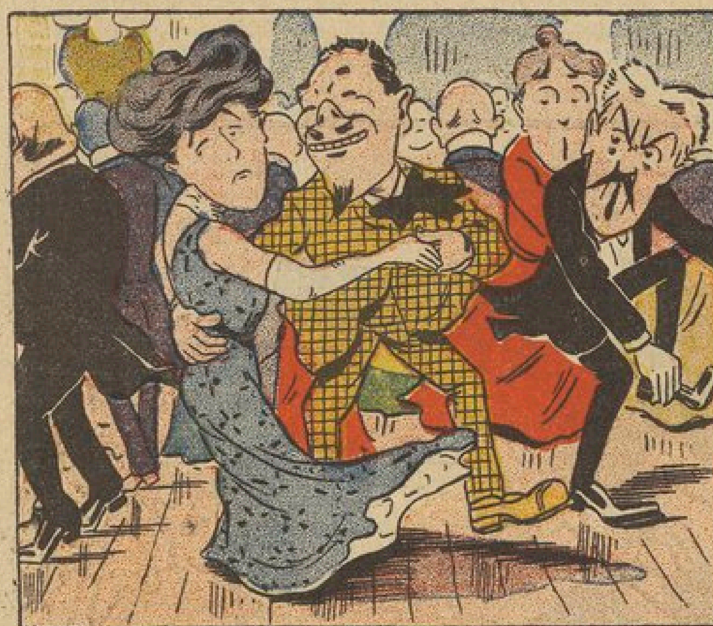
1. — A l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de sa maison, M. Citrouillard, fabricant de tire-bouchons en celluloïd, offre une grande soirée aux notables commerçants du Marais.



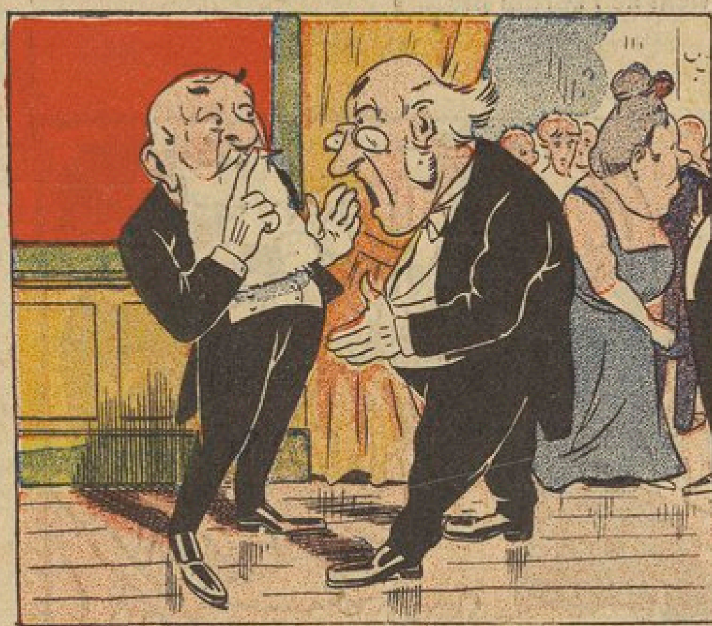
2. — Soudain apparaît le cousin Polochon, célibataire, qui arrive, sans crier gare, de Mazamet.
— Polochon! s'écrie Citrouillard.
— Moi-même! mais je tombe mal... en pleine soirée... sans même mon habit.
— Ça ne fait rien; je vais te présenter et t'excuser.



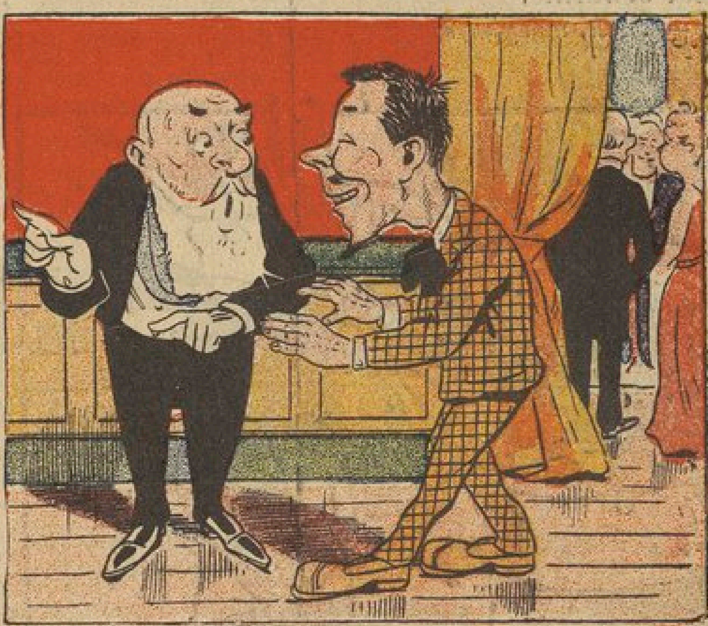
3. — Polochon, en veston à carreaux et en souliers d'alpiniste, est présenté aux dames et, grâce à sa faconde et à sa qualité de célibataire, il est bientôt au mieux avec les mamans des demoiselles à marier.



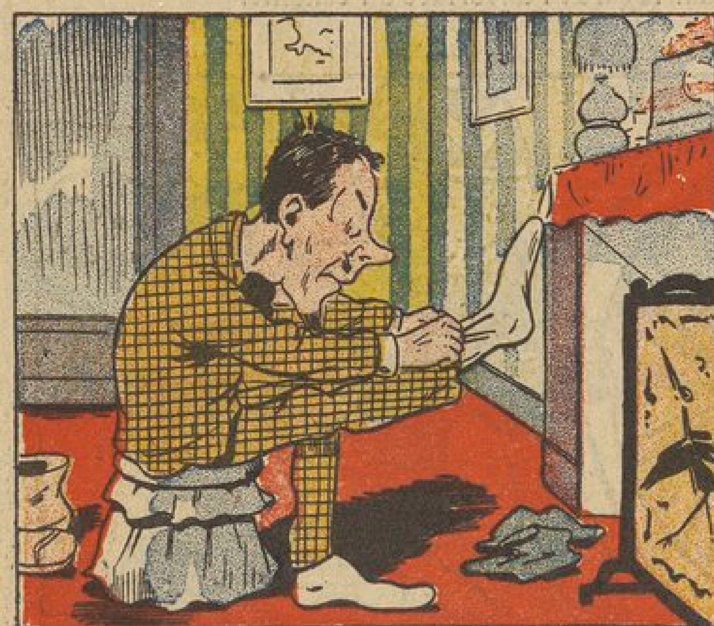
4. — Il invite à valser la fille d'un gros fabricant de tue-mouches et fait sensation par son entrain. Chacun lui fait place, ceux surtout qui ont des cors et celles qui ont des traînes de dentelle à leurs robes. Seule sa cavalière fait grise mine, et, toute troublée, va rejoindre son père.



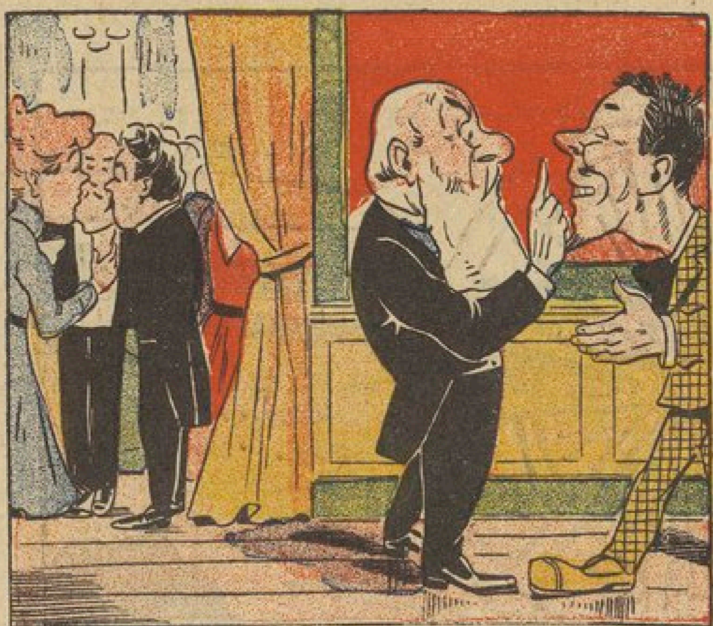
5. — Ce dernier va trouver Citrouillard.
— Mon cher, lui dit-il votre cousin Polochon a une singulière façon de se parfumer; ma fille en a le cœur sens dessus dessous.
— Pas possible, répond Citrouillard... Enfin je vais voir ça!



6. — Et il va demander une explication à Polochon.
— Bast, dit celui-ci, ce n'est rien. C'est la faute sans doute à mes chaussettes... tu comprends, mes malles sont restées à la gare...
— Bon! va dans ma chambre; tu trouveras dans mon armoire des chaussettes de rechange.



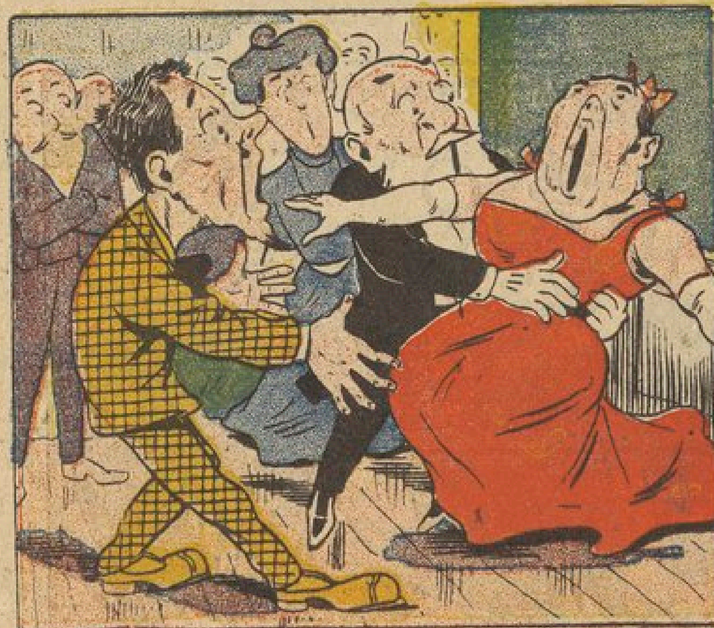
7. — Polochon monte à la chambre de Citrouillard et se chausse d'une belle paire de chaussettes de soie dans lesquelles il vide la moitié d'un flacon de patchouli... Puis il redescend au salon.



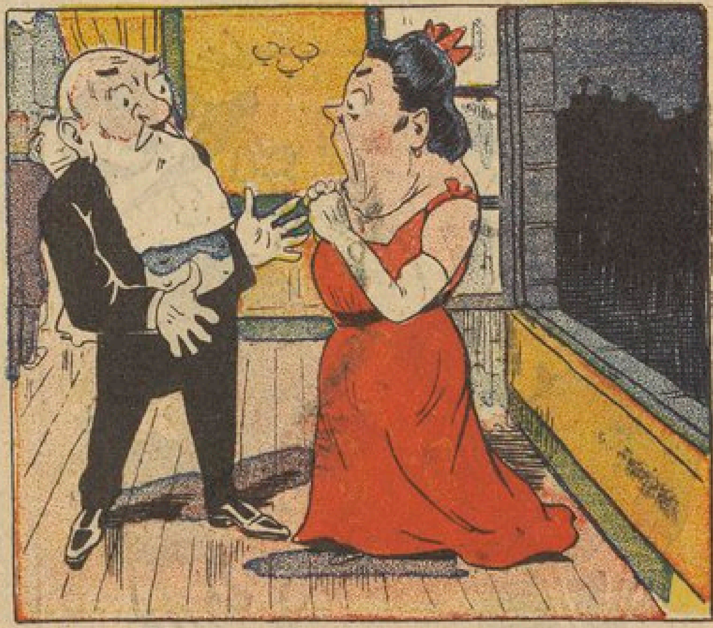
8. — Tu as trouvé? lui demande Citrouillard,
— Parfaitement! Je me sens même plus dispos que jamais...
— C'est vrai que tu sens... même très bon.



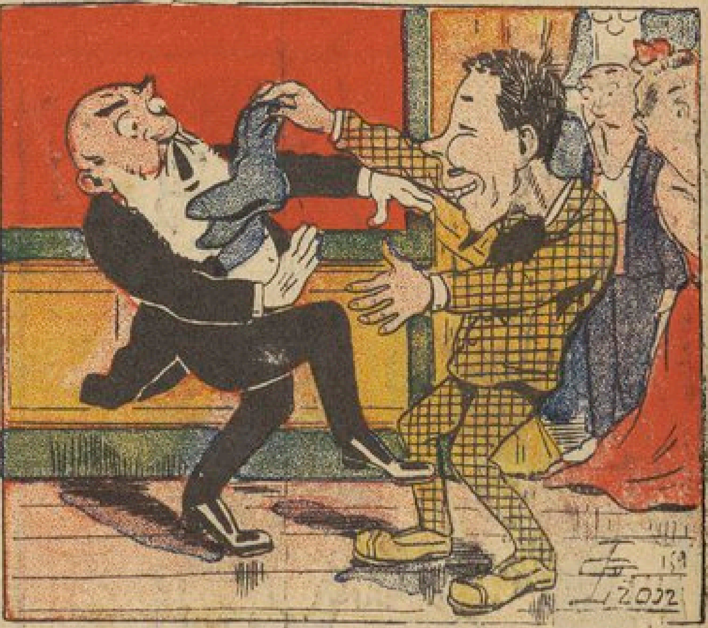
9. — Connaissant à fond les usages du grand monde, Polochon va prier Mme Citrouillard elle-même de lui accorder une mazurka, et bientôt le couple se met à tourbillonner avec grâce et rapidité.



10. — Soudain Mme Citrouillard pâlit; elle pousse un grand cri, bat l'air de ses bras et va tomber dans ceux de son mari qui l'entraîne à l'écart.



11. — Mon cher, dit-elle, ton cousin empoisonne.
— Pas possible! proteste Citrouillard, il vient justement de changer de linge. Enfin, nous allons voir encore.



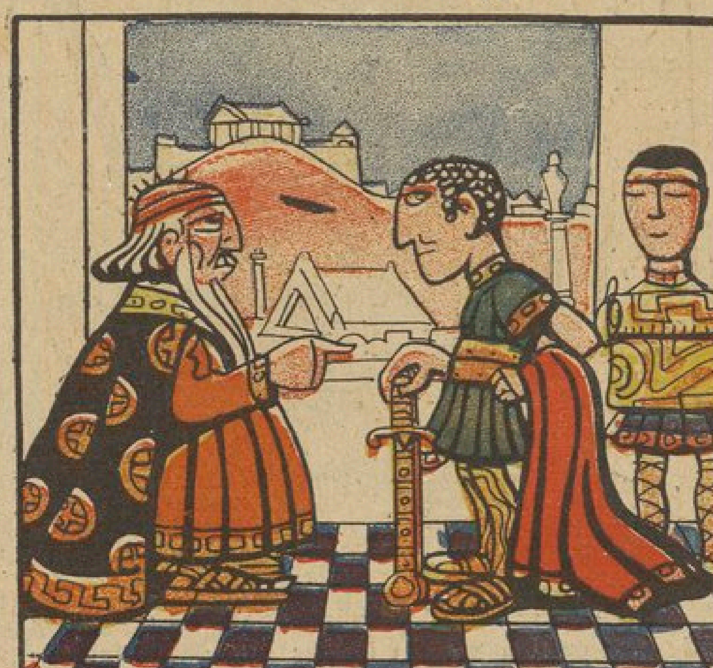
12. — Tu n'as donc pas changé de chaussettes? interroge Citrouillard.
— Mais si! et la preuve, la voilà! riposte Polochon en tirant de sa poche ses vieilles chaussettes et les brandissant sous le nez de Citrouillard!
Le cousin Polochon n'est pas resté en bonne odeur auprès du grand commerce du Marais.

L'HISTOIRE DE FRANCE HUMORISTIQUE

VERCINGÉTORIX (Tablettes d'un officier romain), par SELLIER



1. — J'étais en garnison à Rome comme officier du génie : crac... arrive un soir l'ordre de mobilisation. Les *Gaulois* s'étaient soulevés sous la conduite de *Vercingétorix*. Il fallait partir en campagne, quelle déveine!



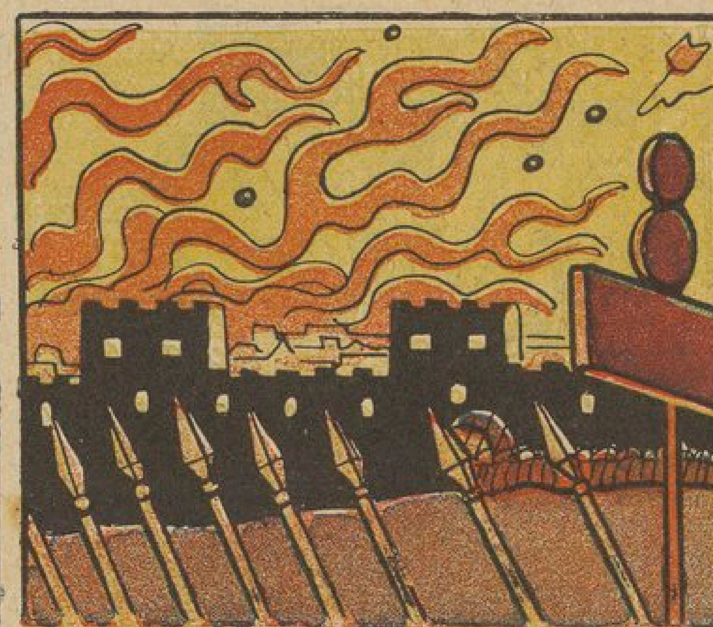
2. — Grâce au piston que j'avais mis en jeu, je fus attaché à l'*Etat-major* de *Jules César* nommé général en chef du corps expéditionnaire. Je fis mes paquetages et partis.



3. — On passe les Alpes par un froid de loup. Heureusement que j'avais emporté un dolman fourré, un cache-nez et des pastilles Machin pour le coriza. Pour me réchauffer, je fis du ski et mes camarades m'imitèrent.



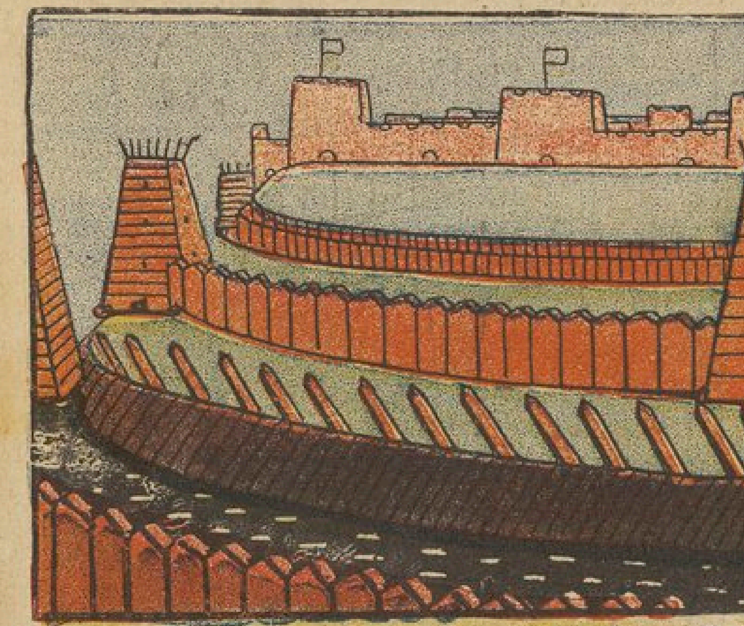
4. — On traversa des forêts épaisses, on pataugea dans des marécages infects où je faillis perdre mes plans stratégiques et où je pinçai une fluxion et de fameux rhumatismes pour mes vieux jours.



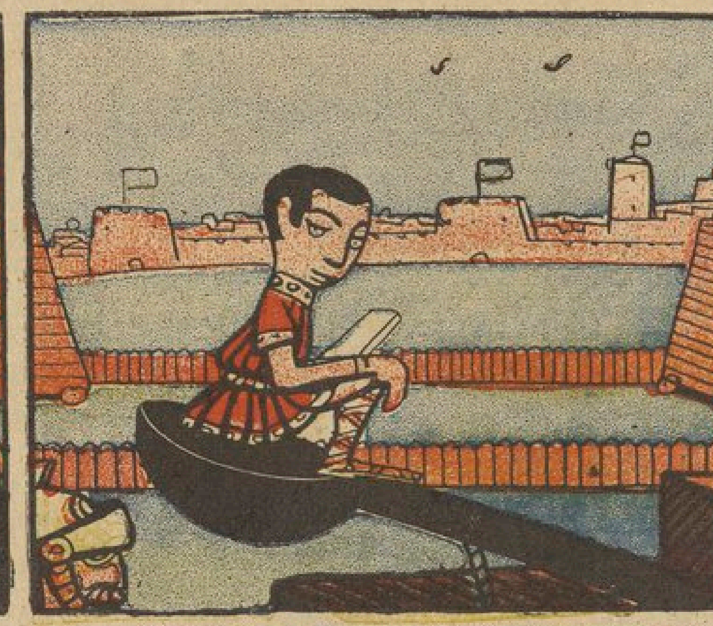
5. — *Jules César*, qui n'était pas un grand général pour des prunes, battit les *Gaulois*, brûla leurs villes et nous fit avaler des kilomètres au pas gymnastique... de quoi en claquer!!!



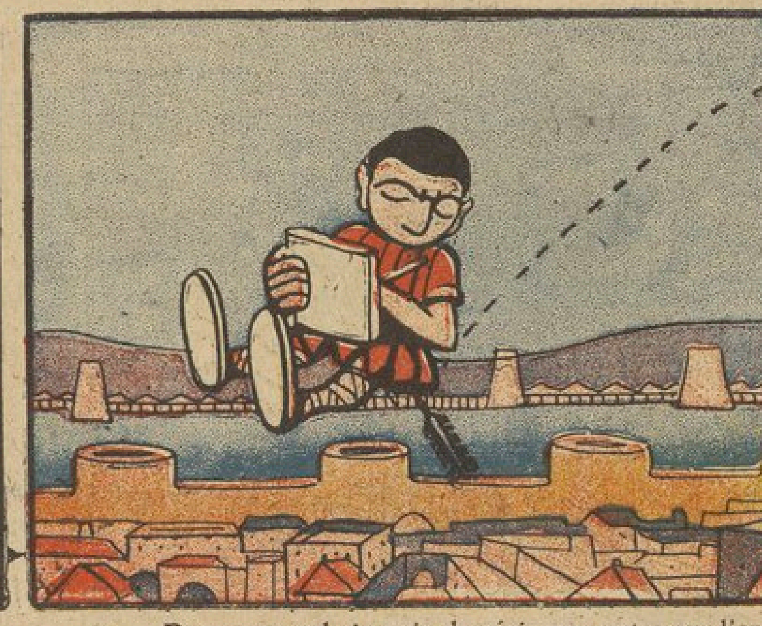
6. — Nos éclaireurs nous apprirent que *Vercingétorix* avait résolu de s'enfermer dans *Alésia* où il avait donné rendez-vous aux chefs confédérés pour écraser d'un coup les envahisseurs. Belle perspective!



7. — Nous avons mis le siège devant *Alésia*. Cette fois, il s'agissait de sortir ses X et ses Y. Quel travail abrutissant! J'en ai maigri de 25 kilos. « Ils auront ma peau! » pensais-je.



8. — Comme les ballons militaires n'étaient pas encore inventés, j'imaginai de m'asseoir dans une catapulte qui me lança et me fis passer par-dessus *Alésia* et m'envoya retomber mollement dans un filet, tendu de l'autre côté par mes soldats.



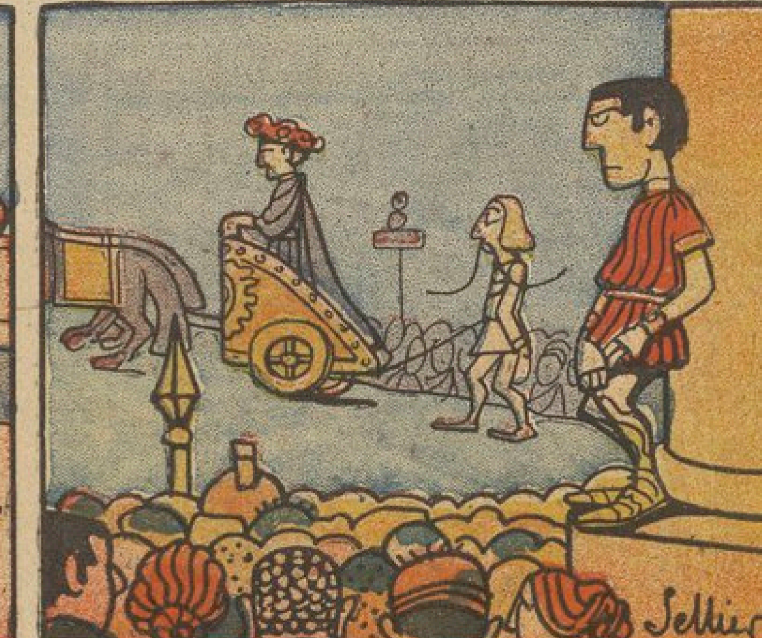
9. — Dans mon vol, je pris de sérieuses notes sur l'ennemi : j'aperçus même *Vercingétorix* qui astiquait son fourniment; mais je reçus quelque part une diable de flèche, qui m'ôta pour longtemps l'envie de recommencer mon excursion aérienne.



10. — Le grand jour arriva. Bataille générale, il pleuvait des flèches de tous côtés. Heureusement que les obus n'étaient pas inventés. Moi, j'étais dans mon lit, soignant mon postérieur et faisant tranquillement une manille avec mon ordonnance.



11. — C'est fini, j'ai gagné ma partie, et *César* la sienne. Le pauvre *Vercingétorix* a fait sa soumission. On boucla les malles et je ne pus m'empêcher de dire : « Chouette! dans un mois, je serai à Rome pour les courses... pas d'automobiles naturellement. »

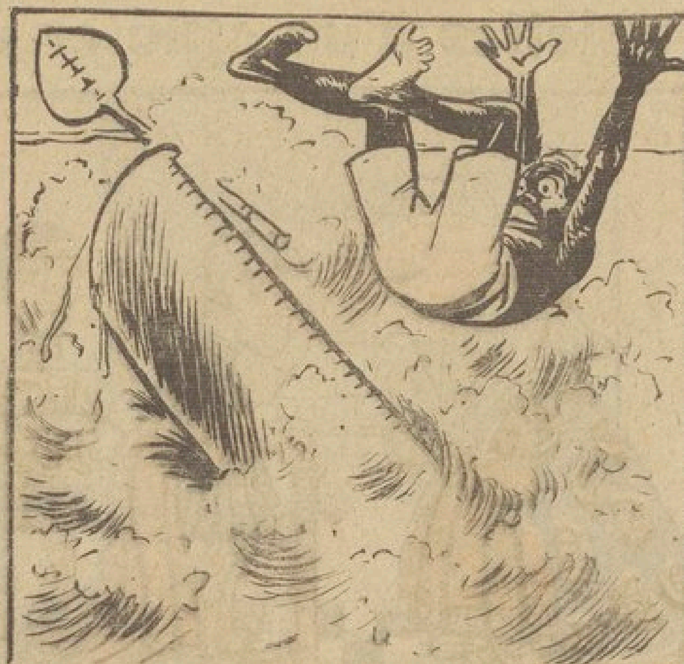


12. — Aujourd'hui, César monte au Capitole, j'ai coupé à cette corvée officielle. Tout de même ça me fait de la peine de revoir ce pauvre *Vercingétorix*. Mais pourquoi diable a-t-il été soulever la Gaule? Et puis, c'est sa faute, si j'ai des rhumatismes!!?

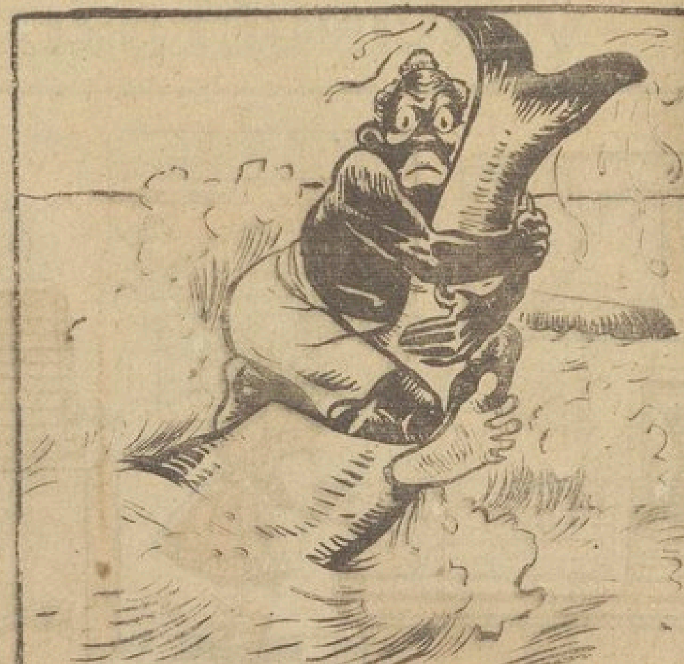
MABOULÉ TOC-TOC ou une histoire nègre, par A. VALLET



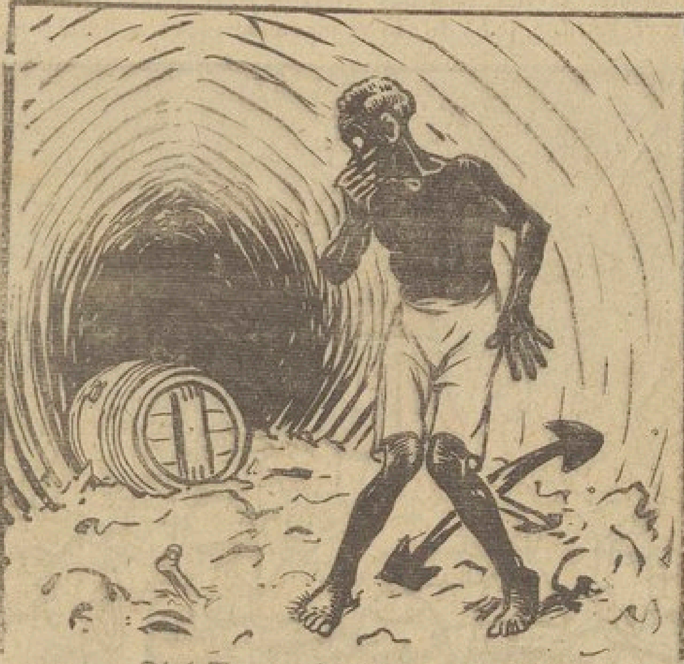
1. — Moi, Maboulé Toc-Toc, roi des Pieds-Salés, je languis et m'étiole, dégoûté de mes sujets qui me dégoûtent, menacé d'être mangé par eux. Après avoir consulté mes fétiches sur ce qu'il me fallait faire...



2. — ... je saute dans une pirogue, et m'éloigne de mon pays natal, les larmes aux yeux, mais la joie au cœur. Comme je pensais au nez qu'allaient faire mes ministres, ma pirogue est culbutée, et moi je vais boire une tasse.



3. — Mes malheurs ne font que commencer. Un énorme poisson, après m'avoir secoué comme un cocotier, se décide à m'avaler ainsi que ma pirogue. Je vais passer de vilains quarts d'heure.



4. — Oh! Tatou-sé, dieu des pêcheurs, que l'intérieur de ce poisson, atteint probablement de maux d'estomac, sent mauvais! J'y découvre une foule d'objets avalés par le monstre et entre autres un petit tonneau.



5. — Personne n'ignore que nous, nègres, nous avons découvert la poudre! Et ce tonneau en était rempli. Grand Dieu Tatou-sé, je suis sauvé! Mon parti est pris, j'allume, et nous sautons.



6. — Après un temps assez long passé dans les airs, je suis lancé sur la côte, où un lion mal élevé menace de me dévorer, sous prétexte qu'il n'entend pas un mot de ma langue et que je dois me moquer de lui.



7. — O dieu de la tranquillité, inspire-moi! Le dieu m'a inspiré; je m'élance sur le dos de mon ennemi, qui s'enfuit, fou de rage; incapable de suivre une direction raisonnable, il nous mène droit à la mer.



8. — Il poursuit quand même sa route, la peur le talonnant, et dans ce long trajet ma seule ressource est la pêche à la ligne.



9. — Mon lion s'épuise, et je vois le moment où nous allons sombrer, quand un navire français nous aperçoit et me tire d'embarras en tirant l'autre par la queue.



10. — Reçu avec force salutations par le commandant, qui me prend pour un ambassadeur égaré, je continue ma route vers la France, ainsi que ma monture qui est mise en cage.



11. — J'en ai fait cadeau au Jardin des Plantes. Nous sommes toujours de bons amis, et vais de temps en temps lui serrer la main; mais la captivité ne lui réussit pas; il maigrit.



12. — Quant à moi, en qualité de nègre, j'ai trouvé une place avantageuse, j'ai pris celle du nègre de la porte Saint-Denis.

FACHEUX ACCIDENT, par HÉMARD

J. Hémard

— C'est mon cadet. Le pauvre gamin apprenait à être homme-serpent, quand il a eu un accident ; il est resté noué...



DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

Liste des Prix et date de clôture de notre Grand Concours

100,00C FRANCS DE PRIX. — 10,000 GAGNANTS

Imprimerie Charaire, à Sceaux (Seine). *Le Gérant* : A. Adam.